BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

CHRONIQUE DE LA SCULPTURE ÉTRUSCO-LATINE (1933)

PAR CH. PICARD
Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

A la mémoire de Salomon Reinach (1858-1932).

Les effets de l'aménagement des études, pour tout ce qui touche aux domaines des arts de l'Étrurie et du monde latin, ont continué à se marquer très heureusement, cette année. Expositions, organisations et réorganisations de musées, fouilles, recherches méthodologiques, publications de grandes synthèses, tout atteste ici une vigueur, une prospérité dont la Dea Roma peut être fière. Et c'est un signe favorable que la nécessité, qui s'impose à nous, d'être bref dans l'exposé de ce qui a été réalisé ou entrepris !

Sur l'Exposition d'art ancien, « la Mostra » de 1932, rassemblant les documents réunis dans les dix dernières années, — outre le Catalogue officiel préfacé par R. Paribeni (1932), et les photographies de documents données dans l'*Anzeiger* de l'*Arch. Jahrbuch*, en 1932[1], — sont à signaler surtout les études de Mme E. Strong, *Bollett. Associaz. intern. Studi mediterranei*[2] ; de M. W. Technau, dans *Gnômon*[3] ; voir aussi le compte-rendu de Mme Palma Bucarelli, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, en 1933[4].

Des rapports sur les découvertes des fouilles sont consignés régulièrement par M. Pirro Marconi, dans la *Rassegna Marchigiana*.

M. W. Technau a publié son excellent résumé traditionnel, accompagné d'une carte et de nombreuses photographies, sur les travaux faits en Italie et dans l'Afrique italienne, d'octobre 1931 à octobre 1932[5]. M. H. Philippart a donné de son côté, — dans l'*Antiquité classique*, le nouveau périodique belge, — une synthèse bien informée sur l'archéologie classique en Italie[6]. Il limite au vrai

1. Col. 447 sqq. : ci-dessous, n. 5 ; cf. aussi des comptes-rendus de G. Calza, *Historia*, 1932, 1 ; de J. Gagé, *Études ital.*, III, 1933, p. 77 sqq. ; de H. Philippart, *Antiq. class.*, I, 1932, p. 358.
2. Avril-mai, p. 8 sqq.
3. VIII, 1932, p. 505-511 (avec indication de tout ce qui eût été attendu, en outre !).
4. I, p. 113-124.
5. XLVII, 1932, *Anz.*, col. 447 sqq.
6. I, 1932, p. 353-373.

son enquête à l'Italie même, et plus spécialement à trois centres de fouilles, la Valle Trebba, Rome et la Campanie. L'Office international des Musées a publié en 1933, pour la première fois, le modèle souhaité dans la série des répertoires topographiques des champs de fouilles ; c'est l'Italie qui a commencé, établissant son bilan jusqu'en juin 1933[1] : le travail consiste essentiellement en une carte (*ici, p. 175*) commentée par des indications très précises. Ce bilan succinct montre partout le progrès. En 1932, la préhistoire a bénéficié, tout au Nord, des premières recherches systématiques à Sanzeno (Anaunia), à Belmonte Piceno (Picenum), à Albini di Teti (Sardaigne) ; le sanctuaire proto-sarde d'Albini et les étonnantes découvertes de Lagundo (N. de Sanzeno) ont posé sous de nouveaux aspects le problème des cultes préhistoriques. — La connaissance de l'art étrusque s'est partout développée, notamment à Chiusi. Pour la Grande-Grèce et la Sicile, des résultats topographiques importants ont été acquis à Sybaris, à Himera. Mais c'est encore, comme il fallait l'attendre, Rome et la Campanie qui livrent le plus de documents à l'étude. Le dégagement des Forums impériaux est un événement archéologique primordial[2], qui permettra de suivre les destinées du centre de la Ville éternelle de César à Hadrien, avec tous les travaux d'embellissement, et aussi les successives destructions. La nécropole de Porto, près d'Ostie, a livré une série de sculptures. Les fouilles de Pompéi, d'Herculanum, de Paestum n'ont pas été moins riches et instructives. Au delà des mers, les travaux de Leptis et la publication longtemps attendue de l'Arc de Septime-Sévère apportent une contribution de premier rang à l'étude de l'art latin[3].

Devant l'ampleur de cette exploration, on comprend que M. S. Ferri ait voulu souligner l'importance des questions de méthode, en discutant sur l'état actuel des controverses qui ont été engagées, depuis Wickhoff, au sujet de l'art romain[4]. Encore que cet exposé ne fasse point apparaître tous les aspects d'un problème complexe — la science française n'est guère représentée là que par Courbaud — il sera précieux, non moins que les études du même savant, sur la possibilité de création d'un centre « d'archéologie des provinces de l'Empire romain » à Bologne — où M. S. Ferri professe[5].

La part prise par la France aux recherches étrusco-latines avait été mise en valeur dans l'important volume du Cinquantenaire de l'École de Rome[6]. Un

1. L'Introd. de M. Fr. Pellati relève la nécessité d'étendre le travail à tout le domaine des civilisations antiques. De M. Fr. Pellati aussi, le guide sur *Les dernières découvertes archéol. en Italie*, 1932, in-8°, 112 p., trad. Belin (avec renseignements annexes sur l'archéologie *rhodienne*).

2. Cf. P. Ducati, *Gaz. Beaux-Arts*, II, 1932, p. 65-88, 21 fig.

3. A plusieurs reprises, M^me^ Strong a signalé les fouilles récentes à Rome et en Italie dans le Suppl. littéraire du *Times* (cf. encore, p. ex. : 30 mars 1933, 6 avril 1933).

4. *Stadi, nodi e sviluppi della critica, intorno alla questione dell' arte romana*, Copitelli et Palazotti. Rome, 1933 (opinions des tenants de l'originalité romaine, ou étrusque, contre les « hellénolâtres », partisans d'Alexandrie ou de Pergame).

5. Trois conférences : sur l'archéologie *provinciale* latine (très intéressant) ; sur le futur *Centre ;* sur les œuvres originales d'art provincial latin ; publ. univers., Bologne, 1932.

6. *École française de Rome, l'histoire et l'œuvre*, Paris, 1931. Cf. aussi *La science française*, 1932, où le chapitre sur l'archéologie méditerranéenne classique a été revu en collaboration par R. Lantier et Ch. Picard (p. 182 sqq. : Orient étrusco-latin, Afrique romaine, Espagne et Gaule).



Publications de l'Office International des Musées.

article de M. J. Carcopino, sur les travaux des érudits français concernant le monde romain depuis vingt ans, met en belle lumière les aspects primordiaux de l'œuvre collective ; l'on n'y relève guère qu'une omission trop modeste : celle des propres recherches de l'auteur (cf. la note 1, de M. É. Mâle)[1].

Pendant que progresse la publication (commentée) de la *Carte archéologique de la Gaule romaine*, sous l'active direction de M. Adr. Blanchet — le fascicule III, consacré à la Corse par M. A. Ambrosi, vient de paraître[2], accompagné d'un répertoire des monuments et découvertes. — Des inventaires locaux ont été donnés pour la France, de-ci, de-là : pour la Seine-Inférieure, par exemple[3], et pour l'arrondissement de Sarrebourg[4]. M. R. Lantier a dressé en détail l'état des travaux et découvertes, pour la France, de 1915 à 1930[5]. On devra à M. E. Cahen un exposé des travaux de l'archéologie en Basse-Provence et d'apercevoir mieux quelques aspects de l'art gréco-latin dans la région (architecture, sculpture, céramique)[6].

A la suite d'une communication de M. E. Albertini, à la Société des Études latines (11 février 1933), dénonçant vigoureusement des erreurs trop établies, certaines réformes, qu'on veut espérer susceptibles de rendement pratique, ont été apportées dans l'organisation du service des fouilles gréco-romaines en France (décret du 11 avril 1933).

S'il n'y a pas, à ma connaissance, de livre général concernant l'art romain à signaler cette année, le gros et riche volume de Robert West, *Römische Porträt-Plastik*[7], — histoire générale du portrait latin jusqu'à l'ère flavienne, dédiée à P. Arndt, — marque assez l'attrait dont notre époque entoure la meilleure production d'art des fils de la Louve. L'ouvrage est entrepris pour prouver, idée à la mode et d'ailleurs juste, que l'art romain n'est pas la dernière manifestation de l'hellénisme à sa fin, mais la transcription d'un mode de sensibilité — et de vision — *nouveau*. Sous les influences étrusque et hellénistique, l'art romain a pu faire ses apprentissages, et l'art étrusque lui-même devait singulièrement à l'art grec. Du moins, Rome s'est dégagée du matérialisme ; au milieu du IIe siècle, elle affirme son idéal du portrait et ses qualités propres (tête en calcaire de Berlin, fig. 21). Les bustes, dérivés des images de cire prescrites pour le *jus imaginum*, les statues, ont dès lors leur objectivité réaliste, évoquant l'individu par des procédés qui n'ont plus rien à voir avec l'*éthique* des Grecs. On pourra, si l'on veut, reprocher à l'auteur, qui est une comtesse allemande, un peu trop de docilité aux « Schlagwörter », dont les avocats de l'originalité latine ont usé, outre-Rhin, en leurs appréciations[8]. Peut-être faudrait-il re-

1. *Mél. École Rome*, XL, 1933.

2. Il suit le fasc. I (Est des Alpes-Maritimes, Est des Basses-Alpes) et le fasc. II, Est du Var (avec texte complet pour Alpes-Maritimes et Var).

3. Deglatigny, *Inv. archéol., période gallo-romaine*, Évreux, 1931.

4. E. Linckenheld, 1929.

5. *XXe Bericht d. römisch-germanischen Kommission*, p. 77-146 (classement par provinces, nombreuses sculptures, pl. 12-17). Pour les grands champs de fouilles de l'Afrique du Nord française, cf., du même auteur, le rapport inséré dans l'*Arch. Jahrb.*, XLVI, 1931, *Anz.*, col. 461 sqq.

6. Extrait du t. IV des *Bouches-du-Rhône ; encycl. départementale*, 1932.

7. Munich, 1933, XVI-264 p., 70 pl. (Bruckmann). Le nom de l'auteur est un pseudonyme.

8. Cf. *R. É. L.*, 1930, p. 352, à propos de *Formes*, VIII, octobre 1930 ; et Fr. Poulsen, *R. É. A.*, XXXV, 1933, p. 333-336.

gretter aussi de ne pas trouver utilisée toute la documentation la plus neuve. L'ouvrage, abondamment illustré, n'en est pas moins un répertoire capital. Pour la discussion du détail, cf. ci-après, dans le cadre des divisions adoptées pour ce *Bulletin*.

Signalons que M. P. Graindor, dont la compétence est connue, prépare au Caire, donc dans les meilleures conditions, une histoire du portrait *en Égypte*, à partir de la période alexandrine et jusqu'à la fin de l'ère romaine.

I. *Les origines.* — *La sculpture étrusque.* — A Lagundo en Histrie[1], sur la rive gauche de l'Etsch, ont été trouvées deux curieuses statues préhistoriques de même type (« statues-menhirs »), en marbre cristallin local, jusqu'ici conservées au Musée civique de Meran ; l'une, acéphale et cubique, haute, dit-on, de 2m60 et large de 1m15, est décorée de haches symétriques sur le devant, avec par-dessous et au milieu un poignard triangulaire, à rigole axiale, type de l'époque du bronze. A l'arrière, on voit la ceinture et des décors géométriques (rainures). L'autre statue est plutôt conique (ép. décroissant de 0m54 à 0m35) ; les cheveux sont indiqués par des sillons : visage indistinct, chaînette visible par devant. Les seins, proéminents, sont très marqués ; dos semblable à celui de l'autre statue[2].

En Sardaigne, à Albini di Teti, a été découvert un nouveau lieu de culte proto-sarde. L'importance de la région était connue par les découvertes fortuites qui avaient permis à Vivanet, comme l'on sait, d'enrichir singulièrement le Musée de Cagliari, et de signaler un important matériel guerrier, d'offrandes[3]. Mais ensuite les recherches avaient tardé[4] ; deux années de campagne de A. Taramelli viennent d'apporter les résultats attendus[5]. Le sanctuaire d'Albini di Teti n'est pas comparable à celui de S. Vittoria dei Serri (*Bull.*, V, 1932, p. 214-215) par les dimensions ; et il avait été très dépouillé. Il est de forme ovale (diam. max. 14m60), constitué autour d'une source : les offrandes étaient des statuettes de bronze de guerriers avec boucliers ronds, des types féminins long-vêtus, etc. Les bronziers avaient leurs ateliers au Monte Surbale, voisin, où a été décelé par A. Taramelli un grand habitat nurrhagique. — Aucun élément nouveau n'est donné pour la classification des bronzes.

M. V. Müller[6], à propos de statuettes en bronze de Sardaigne, montre les affinités de l'art de l'île avec les arts hittite et syrien, les Sardes ayant été les emprunteurs. Près de Senorbi, on a découvert une tombe, avec fragments d'une cuirasse proto-sarde, la première connue[7]. Une statuette de bronze a été exhumée d'une grotte d'Urzulei[8]. Le motif, connu par deux autres exemplaires de

1. *Boll. Studi Medit.*, III, 1932, n. 2, p. 248.
2. Pour les fouilles de M. Ghislanzoni à Sanzeno nell' Anaunia, qui, si elles n'ont pas fourni de sculpture, ont fort utilement précisé l'étude de la civilisation de La Tène dans le Tyrol (IVe-IIe siècle), cf. *Not. Scavi*, 1931, p. 409 sqq.
3. Cf. *Not. Scavi*, 1878, 246 sqq.
4. Visite de E. Pais (*Bull. arch. sardo*, 1884) ; de E. Pais, à nouveau, et de A. Taramelli en 1909. Classification chronologique des bronzes sardes par F. von Bissing, *Röm. Mitt.*, XLIII, 1928, p. 19 sqq.
5. *Not. Scavi*, 1931, p. 47 sqq.
6. *A. J. A.*, I, 1932, p. 12 sqq., fig. 1-2.
7. *Not. Scavi*, 1931, p. 78 sqq.
8. *Not. Scavi*, 1931, p. 83 sqq.

Serri, serait celui d'une *Mater dolorosa* assise, tenant sur ses genoux et présentant à la divinité le corps de son fils tué au combat ; il ne s'agirait pas d'une Courotrophe.

Les fouilles de la cité punique de Bitia, au Sud de la Sardaigne, près du cap Spartivento, ont rendu un temple du dieu Bes, avec la statue de culte, égyptisante, Bes étant passé de l'Égypte à Carthage. La fondation phénico-punique de Bitia avait détruit une installation nurrhagique antérieure[1].

Le *Bollettino Studi mediterranei* a rendu compte à plusieurs reprises[2] des résultats obtenus, par l'Association internationale et l'École suédoise de Rome, à Ardée, l'ancienne capitale rutule ; E. Stefani a dégagé les fondations d'un grand temple sur l'Acropole, commencé des recherches fructueuses dans la nécropole préhistorique ; M. A. Andrén[3] a étudié spécialement les terres-cuites architectoniques du temple de l'Acropole et les décorations d'un grand portique, daté de la restauration religieuse de la période républicaine (début du I^er^ siècle av. J.-C.), dans la vieille ville, qui semblait à tort avoir été abandonnée pour toujours et plus tôt. On trouvera dans un article de la *Corolla archeologica* offerte en 1932 au Prince héritier de Suède[4], d'importants renseignements sur l'histoire d'Ardée, joints à un classement chronologique des pièces d'argile ornées et sculptées provenant des édifices découverts (plusieurs antéfixes au type de la *Potnia* ailée, etc.).

Les recherches en Étrurie[5] ont été particulièrement abondantes et fructueuses, grâce à l'organisation méthodique de l'étruscologie en Italie ou ailleurs[6]. — M. A. Neppi Modona a commencé la publication, dans *Historia*, de comptes-rendus bibliographiques relatifs à l'archéologie étrusque, sous le titre *Rassegna di etruscologia*[7] : l'archéologie y est largement et utilement représentée. M. E. Lœwy avait publié dans les *Studi etruschi*, vol. IV[8], un intéressant essai, *Daedalica Etruriae*, dont on s'excuse ici d'avoir trop différé la mention. L'occasion de ce travail est un buste de sphinx ailé d'une collection privée de Vienne, en tuf de l'Italie centrale, et qui rappelle un exemplaire (ailé aussi) du Musée de Chiusi, provenant de la tombe di Poggio a Gaiella ; voire une tête du British Museum, d'une statue féminine de la Grotta d'Iside. La comparaison avec les *Daedalica* de Crète est fort instructive. — A son tour, M. Doro Levi a amorçé une série d'études sur les formes typiques de l'art étrusque, de la période primitive à l'ère hellénistique. Dans un premier aperçu[9], le savant étruscologue,

1. *Boll. d'arte*, déc. 1933, p. 288 sqq.

2. A. Boethius, II, 1931, n° 2, p. 1-17 ; III, 1932, n° 6, p. 21-23 ; Erik J. Holmberg, *ibid.*, III, n° 3, p. 1-8.

3. *Bollett. Studi Mediter.*, II, n° 2, p. 17-19 (fragments trouvés en 1930) ; III, n° 3, p. 8-16.

4. A. Andrén, p. 98 sqq.

5. A. Minto, *Bollett. Studi Mediter.*, II, n° 6, p. 26-29 (c.-r. des travaux faits ou projetés).

6. Cf. Fr. Schachermeyr, *Neue Jahrb. f. Wiss. u. Jugendbildung*, VII, 1931, p. 603-618 (sur l'étruscologie et ses problèmes les plus importants). Un compte-rendu intéressant du traité de Fr. Schachermeyr, *Etruskische Frühgeschichte*, par Fr. von Bissing, est à lire dans *Phil. Woch.*, 2 janv. 1932, p. 8 sqq.

7. Cf. *Historia*, XV, 1933, I, p. 124 sqq.

8. P. 97-100, pl. VII-IX (1931).

9. *Dedalo*, XIII, avril 1933, fasc. 4, p. 193-228 (32 fig., 1 pl. en couleur). Pour le portrait, cf. Robert West, *l. l.*, qui reproduit le personnage dit l'*obesus Etruscus*.

examinant surtout la sculpture (urnes, sarcophages, etc.), mais aussi les peintures (effigie de Vel Saties, Tombe François à Vulci), essaye d'établir que le portrait romain a reçu son impulsion initiale des Étrusques, et non de l'influx hellénique. Le portrait étrusque, distinct du portrait hellénique par la vitalité (?), l'intensité de l'expression (?), aurait joué, dès le début de la période républicaine à Rome, un rôle déterminant. Suivant M. D. Levi, il y a d'ailleurs à distinguer deux groupes dans la plastique primitive des Étrusques : l'un, constitué par les figurines et statues de Chiusi, et dont le meilleur exemple serait la fine figure de Larth Sentinate Caesa[1], dans la Tomba della Pellegrina ; l'autre, à constituer autour de Volterra, avec des documents plus réalistes, parfois vulgaires, allant jusqu'à la caricature. A travers une autre étude, complétant la précédente[2], M. D. Levi examine surtout la production étrusque du temps de la conquête romaine et ses suites (dernier quart du IIIe siècle au milieu du IIe), dans les décorations funéraires de la Tomba della Pellegrina, à Chiusi, et ailleurs : on a pu poser quelques repères chronologiques, qui aident à déterminer l'évolution. — M. Fr. Poulsen, avec sa connaissance délicate et sûre de l'iconographie antique, pouvait donner un avis autorisé sur l'originalité étrusque. En examinant la grande sculpture primitive en terre-cuite[3], il a multiplié les observations ingénieuses sur les œuvres de la fin du VIe siècle, notamment pour le grand ensemble de Veii, à la Villa Giulia, et sur une Coré (sans bras) récemment acquise par la Glyptothèque de Copenhague (environs de 500) ; il la rattache très justement à l'Apollon de Veii, et à l'art thyrrhénien si savoureux, dont le sculpteur Vulca fut le maître, avant de devenir ordonnateur du Capitole romain.

Sur la meilleure méthode à employer pour l'étude du problème des origines étrusques, M. C. C. Van Essen a donné quelques indications générales, au Congrès des Philologues hollandais[4].

Mentionnons diverses publications de détail (découvertes, renseignements muséographiques, etc.) : par exemple, sur l'ouverture d'une exposition de copies de peintures étrusques au Musée de Florence[5] ; sur la stèle archaïque ovoïde de Hachmpa (avant la fin du VIIe siècle), au Musée de Viterbe (grossière, avec un simple *graffito* : guerrier à la hache)[6] ; sur une antéfixe étrusque du VIe siècle figurant une tête d'homme, entrée au Musée de Boston[7].

Des notices plus détaillées ont été consacrées aux productions des centres d'art connus. Les observations de M. P. Ducati sur les sculptures de Chiusi[8], de

1. Reprod. : *Gaz. Beaux-Arts*, févr. 1934, p. 126.

2. *Rivista d. R. Istituto d'archeologia e storia dell' arte*, 1932-1933, fasc. II-III (pour la Tomba d. Pellegrina, cf. ci-après).

3. *Antike*, VIII, 1932, p. 90-104, 9 pl., 6 fig. ; cf., du même auteur, *Tilskueren*, I, 1932, p. 11-24, 7 fig. — *R. É. A.*, 1933, p. 334, M. Fr. Poulsen marque très justement (contre Robert West) que la grande époque étrusque — la plus expansive — est aux environs de 500 av. J.-C., et non dans la période d'imitation (du IIIe siècle).

4. *Handelingen van het veertiende Nederlandsche Philologen-Congres*, avril 1931, p. 25-26.

5. *Bollett. d'arte*, XXV, 1932, p. 335-336, 3 fig.

6. A. Gargana, *Historia*, 1933, p. 65-70 : l'auteur rapproche la stèle de Aule Feluske et celle de Larth Aninie : Vetulonia, Fiesole, etc.

7. *Bull. Mus. Boston*, 1932, p. 36-37.

8. *Historia*, 1932, p. 22-44, 13 fig.

la seconde moitié du v^e^ siècle, permettent de doser les influences grecques et étrusques qui se sont alors mêlées dans l'art de ce centre ; le retard général sur l'art grec est manifeste. M. P. Ducati n'accepte pas la datation proposée par M. Bendinelli pour la statue de morte assise (avec son enfant sur les genoux) de Chianciano (IV^e^ siècle). Pour Chiusi encore, M. Doro Levi[1] a décrit avec des détails nouveaux la nouvelle tombe à chambre (Tomba della Pellegrina) de Poggio Renzo (près de la Tomba della Scimmia), restée ouverte pendant plus de cent ans à partir du milieu du III^e^ siècle, et qui a fourni notamment de très belles urnes décorées en relief (avec le sarcophage de Larth Sentinate, ci-dessus). Une plaque d'or représente une figure ailée entre deux chevaux (cf. Marshall, *Catal. of Jewellery*, p. 264, n° 2293) ; sur un miroir de bronze, on voit les trois Cabires. M. P. Ducati[2] est parti de l'examen des objets trouvés dans les tombes étrusques de Volterra et Populonia pour démontrer que l'on y reconnaît deux courants « colonisateurs » ; le premier, émis par Vetulonia, aurait atteint Florence à travers le pays plus tard siennois vers 650 av. J.-C. ; le second, parti de Populonia, a touché la Volterra villanovienne à la fin du VII^e^ siècle av. J.-C. ; Volterra ne faisait pas partie des douze villes de la plus ancienne confédération étrusque. — M. F. N. Pryce a publié une urne de Volterra, décorée de combats, commémoration du passage des Galates à Delphes[3]. On a trouvé des bronzes et des terres-cuites du VII^e^ siècle dans le premier *tumulus* ouvert au lieu dit « della Dogga naccia », à Tarquinia (chambre rectangulaire unique)[4]. La nouvelle tombe à chambre de la Contrada Sette Camini, à Orvieto, — dans une nécropole déjà célèbre par ses peintures et les découvertes de Golini, — n'a donné cette fois, surtout, que des vases de métal et de terre-cuite ; en outre, un miroir ciselé[5].

L'art étrusque a dépassé largement vers le Sud les limites de l'Étrurie : pour l'installation des Étrusques à Pompéi (ils auraient employé le port campanien entre 500 et 440 environ), M. A. Boethius a fixé quelques repères historiques[6]. M. R. C. Carrington ajoute que l'installation, vers 500, aurait eu pour but d'assurer mieux les relations avec l'Italie du Sud, et d'occuper aussi une base d'action contre Cumes[7].

A propos d'un miroir gravé de Viterbe, M. A. Gargana a publié une étude générale sur les aspects variés de l'Aphrodite étrusque[8]. A la *Mostra d'arte antica*,

1. *Not. Scavi*, 1931, p. 475-505, 3 pl., 16 fig. — Un très beau couvercle de sarcophage de Chinsi est reproduit par A. Minto, *Bollett. Studi Mediter.*, II, n° 6, p. 26 sqq. — Sur Bagnolo et la statuette archaïque de tuf de Florence, trouvée là, cf. D. Levi, *Not. Scavi*, 1931, *l. l.* (nouvelles découvertes de même technique) ; *Bull.*, V, 1932, p. 214-215.

2. *Historia*, 1932, p. 539-549 (*Nota volterrana e populoniese*).

3. *J. H. S.*, I, 1933, p. 114 (motif du Galate aux prises avec une déesse, à gauche : cf. Ch. Picard, *B. C. H.*, LVI, 1932, p. 491-530, pl. XXIV-XXVI : guerrier blessé de l'Agora des Italiens, Délos).

4. G. Cultrera, *Not. Scavi*, 1932, p. 100-116, 16 fig.

5. A. Minto, *Not. Scavi*, 1932, p. 88-99.

6. *Symbolae philol. O. A. Danielson*, Upsal, 1932, p. 1-12 (les fortifications dateraient de l'immigration samnite à la fin du v^e^ siècle).

7. *Antiquités*, 1932, p. 5-23, 4 pl., 3 fig. Le plan de Pompéi, la forme des maisons sont italiques, de même que les plus anciennes fortifications (cf. le texte de Strabon sur les Étrusques succédant aux Osques à Pompéi).

8. *Historia*, 1932, p. 425-432.

à Rome, a figuré la reconstitution d'une tombe à chambre de la Nécropole de S. Cerbone (Populonia)[1].

II. *La sculpture latine* : a) *jusqu'à l'ère d'Auguste.* — Pour les rapports généraux sur les fouilles, cf. ci-dessus, p. 173. Le British Museum a reclassé ses séries d'iconographie romaine, ne gardant exposés que les documents marquants. Les sarcophages des IIe et IIIe siècles de notre ère, jusqu'ici dispersés, ont été regroupés dans la galerie romaine.

La question générale de l'influence de l'hellénisme sur l'art latin continue d'être débattue en des sens très contradictoires ; enregistrons l'opinion équitable de M. G. Bendinelli[2], qui reconnaît l'importance des éléments alexandrins dans la peinture romaine dès le début de l'Empire. Mais M. G. Cultrera n'a pas accepté ces vues[3]. Elles diffèrent, semble-t-il, aussi de celles de M. A. Boethius[4], qui a tenu à marquer fortement la vitalité prépondérante de l'art romain, tout en reconnaissant l'afflux et l'indéniable influence de l'hellénisme. Le monumental ouvrage de Robert West, ci-dessus signalé, oppose naturellement le portrait grec (type Périclès) au portrait romain ; d'une façon, au vrai, un peu sommaire et « cubique » ! Est-il sûr que les portraits grecs soient tous des désaveux de l'individualité et comme « des blocs détachés de l'espace », tandis qu'à Rome « l'espace dissoudrait en quelque sorte la plasticité des formes »? Formules creuses ; comme l'antagonisme établi entre deux formes d'illusionnisme : « tastbarer », « optischer ». La critique d'art gagnerait, certes, à se débarrasser partout de ces logomachies si vaines et prétentieuses. M. Fr. Poulsen a déjà contesté, d'autre part, qu'il y ait eu une sculpture du portrait à Rome *dès les IVe et IIIe siècles av. J.-C.*[5]. — Le prétendu « Brutus » (environs de 300 av. J.-C.?) serait le centre du groupe qu'on tente ainsi de former et de hausser le plus possible dans le temps, ... et par devant notre admiration. Mais le bon sens refuserait d'accorder à la Rome du vieux Caton tant de propension pour la production artistique. L'apprentissage, si difficile, durait encore au IIe siècle ; il s'est fait peu à peu par la Grande-Grèce, par les relations avec Alexandrie et Pergame, avec la Grèce propre. Bien des dates proposées par R. West sont tendancieuses et devront être revisées. La tête de jeune homme de terre-cuite, pl. VI, fig. 19, n'est qu'augustéenne, et non du IIIe siècle av. J.-C. ; le « Brutus » lui-même s'apparente aux portraits d'époque hellénistique tardive (Posidonios, pseudo-Sénèque)[6]. Le « général » de la Bibliothèque nationale, à Paris (pl. V, fig. 13), n'est pas, certes, antérieur à la tête de bronze de Délos (*Mon. Piot*, 1920, pl. III) ; le portrait de bronze de Fiesole, au Louvre (pl. V, fig. 14), comparable à une tête de la Glyptothèque Ny-Carlsberg (*A. B.*, 1061-3), doit être non des environs de 220, mais du commencement du Ier siècle av. J.-C. D'après la forme du buste et les traits (cf. l'Attale III, *Mél. Glotz*, p. 751), on

1. *Bollett. Studi Mediter.*, II, 1932, fasc. 6, 26 sqq. (cf. pl. VII) : les alabastres en forme de figures féminines évoquaient ceux de la Grotta d'Iside à Vulci.

2. *Bull. Soc. royale Alexandrie*, XXVI, 1931, p. 227-242 (bibliogr.).

3. *Le Musée gréco-romain*, 1925-1931, p. 79.

4. *Ord och Bild*, 1932, p. 241-259, 14 fig.

5. *R. É. A.*, XXXV, 1933, p. 333. Cf. ci-dessus, pour le portrait étrusque, Doro Levi.

6. Cf. encore la nouvelle réplique d'un pseudo-Sénèque, trouvée à Sienne : B. Bandinelli, *Boll. Senese*, 1931, p. 197-205, 1 pl.

doit abaisser le portrait de marbre de Naples au moins à la fin du IIe siècle av. J.-C. La tête de terre-cuite du Museo Gregoriano et la tête de calcaire de Palestrina à Berlin (fig. 20-21) semblent des documents du temps de Sylla. Il faut aussi distinguer les lots ; la belle tête d'athlète, en bronze, de Londres (pl. VII, fig. 16), rappelle typiquement le soi-disant « young warrior » (Breccia, *Alex. ad Æg.*, 1922, p. 176, 177, fig. 81-82) du Musée d'Alexandrie (3244), travail hellénistique. Pour le chapitre II, au sujet de la tradition concernant les statues des rois romains et les images des *majores*, on bénéficiera des observations, si fondées, de Fr. Poulsen, *R. É. A.*, 1933, p. 334[1].

Il faut noter la classification proposée (p. 48 sqq.) des masques mortuaires employés comme portraits, en deux (?) groupes. L'emploi fait de la numismatique (monnaies de la République) pour l'identification et l'étude de l'iconographie du temps, quoique non nouveau, se recommande à l'attention : la méthode, heureuse, a donné de bons résultats ; elle permet de suivre les progrès de la romanisation de l'art hellénistique ; mais on constaterait certaines lacunes, qui ont été déjà signalées ici ou là (Fr. Poulsen, *l. l.*, p. 335-336).

D'autres savants ont apporté récemment des contributions personnelles aux études d'iconographie, pour la période républicaine. Les *Iconographische Beiträge* de M. L. Curtius[2], semés d'observations attrayantes, sinon toujours fondées, commencent avec le temps de Sylla ; grâce à leur matériel d'illustration riche et copieux, ces notes permettront, sous maintes réserves, de préciser çà et là, sinon de réviser nos connaissances[3]. Sous la rubrique *Célèbres visages inconnus*[4], M. Fr. Poulsen a lui-même traité, avec brio, d'une série de portraits romains, documents de ses belles collections, à la Glyptothèque Ny-Carlsberg : ceux de personnages connus par plusieurs répliques, donc jadis célèbres, mais qu'il a été impossible jusqu'ici d'identifier ; ils occupent un rang intermédiaire entre la galerie des Romains *officiels*, — de Pompée à Commode, ceux dont le monnayage permet en bien des cas de contrôler l'iconographie — et la foule des inconnus, pour qui seule une particularité de costume ou de coiffure autoriserait, en certains cas, à deviner l'identité, tout au moins à décider d'une place chronologique. Deux portraits masculins de Sarsina (l'un reproduit dans *Arch. Anz.*, 47, 1932, p. 461, fig. 4), du tombeau-tour de Sarsina ont figuré à la *Mostra d'arte*.

Pour le costume, qui offre, en certains cas, un si puissant moyen auxiliaire de datation iconographique, on annonce de nouvelles études générales de Mlle M. Bieber, dont la compétence est connue : *Entwicklungsgeschichte der griech. Tracht, von der vorgriechischen Zeit bis zur römischen Kaiserzeit*[5].

1. *Ibid.*, p. 335. M. Fr. Poulsen conteste la date proposée pour la statue de Ny-Carlsberg, 528 (IIe siècle av. J.-C.), dont la coiffure se rapprocherait plutôt de celle de Livia (cf. le groupe de la Via Statilia, 1926, *Mostra d'arte antica*, pl. XVII). Pour le Norbanus Sorex, M. Fr. Poulsen n'accepte pas plus que Goethert la date conservée par R. West (80 av. J.-C.) ; mais il trouve que Goethert est descendu trop bas de son côté (*Zur Kunst*, p. 23 : milieu du Ier siècle apr. J.-C.).

2. *Röm. Mitt.*, XLVII, 1932, p. 202-268, pl. 47-70 (Sylla, César, Lépidus).

3. Les têtes reproduites aux fig. 22-24 (cf. p. 262) et sur les pl. 40-41, sont-elles d'une authenticité sûre? Je reviendrai ailleurs sur cette étude.

4. *Rev. archéol.*, II, 1932, p. 44.

5. 1933 (pas vu). — A propos de R. West (ci-dessus), M. Fr. Poulsen (*R. É. A.*, 1933, p. 335)

L'iconographie de César (ci-dessus, L. Curtius) a profité des recherches de M. E. Boehringer[1], qui a mis en valeur le beau buste en marbre de la Bibliothèque Zellantea, Acireale (Sicile). L'auteur, numismate éprouvé, a comparé, *outre les monnaies* dissemblables entre elles, le peu que nous avions jusqu'ici de sculptures pour le type de César : la tête au bandeau du Museo Barracco à Rome, le César en *pontifex maximus* du Mus. Chiaramonti au Vatican, le buste de basalte de Berlin, une médiocre statue en pied du Palais des Conservateurs à Rome, et l'effigie, récemment connue, de la collection Luxbourg (ci-dessus, L. Curtius). La facture — quoiqu'hellénistique ! — vise moins à la perfection plastique, dit-il, qu'au réalisme de l'expression. M. E. Boehringer, qui ne cède pas plus qu'il ne faut au conformisme de son pays... et de l'époque, n'hésite pas à penser que César aurait pu poser devant un artiste *grec*[2].

L'inventaire des Musées provinciaux d'Espagne a fourni à M. Fr. Poulsen de quoi enrichir notre connaissance des portraits de l'époque républicaine : notamment, par la tête de vieillard de Tarragone[3].

Robert West croit encore que la statue cuirassée (*statua loricata*) serait une invention romaine de l'époque de César ; c'est abuser du droit d'ignorer les antécédents hellénistiques, nombreux. M. F. Goethert prépare un travail d'ensemble sur la question : y entreront les documents récemment découverts, et des inédits (un à l'Université américaine de Beyrouth). A Rimini, on a exhumé des stèles, dont une d'un changeur de la fin de la République, P. Titius[4].

M. G. Lugli donne d'utiles indications chronologiques et topographiques dans son étude : *I santuari celebri del Lazio antico*, 1932 ; M. Å. Åkerström a publié ses recherches sur le Lacus Curtius du Forum et les légendes qui s'y rattachaient ; il revient à cette occasion sur l'interprétation et la date du célèbre relief de Mettus Curtius[5]. Dans le même recueil suédois, en l'honneur du Prince héritier Gustave-Adolphe, ont paru les conclusions de M. B. Wijkström[6] sur les temples du sanctuaire du Largo Argentina. Ovide (*Fast.*, VI, 209-212) fournit la preuve que le temple circulaire B était dédié à Hercules Custos ; époque de Sylla (90/80) : on y a trouvé les fragments d'une statue en marbre herculéenne. Le temple A serait de la période 144/80 (temple de Mars,

proteste contre l'appellation de *toge* donnée à certains vêtements masculins (pl. VIII, pl. XXII, 89). Il s'agit du *pallium*, très en faveur sous la République et qu'Auguste prohiba : c'est l'ἱμάτιον ἡμικύκλιον des Romains, en opposition au τετραγώνον grec (Appien, V, 11 ; Athénée, V, 213 b ; Denys d'Halicarnasse, II, 6). Même au temps de l'Empire, ajoute M. Fr. Poulsen, la toge ne se maintenait qu'avec difficulté dans la vie réelle (Juvénal, III, 17 ; Spartianus, *Vit. Hadr.*, 22).

1. *Der Caesar von Acireale*, Stuttgart, 1933, 27 p. et un album de 48 pl.

2. On trouvera dans R. West, *l. l.*, outre d'autres observations sur le type de César, diverses études sur l'iconographie de Jugurtha, de Cn. Domitius Ahenobarbus (pl. LXVII, 10, 16), de Marius (Munich, XIV, 52), de M. Lepidus (LXVIII, 34-35), de Marc Antoine, de Cicéron (ajouter les documents omis de Apsley House et de Pise : cf. L. Curtius, *Röm. Mitt.*, XLVII, 1932, p. 218 ; L. Curtius croit à l'existence de portraits *posthumes* de César).

3. *Sculpt. ant. Musées de province espagnols* (*Ac. danoise*, I, 2, 1933), p. 52, n° 8, fig. 77.

4. S. Aurigemma, *Not. Scavi*, 1931, p. 24 sqq. (cf. *D. A.*, I, p. 406, pour les stèles du Vatican, de même série).

5. *Corolla archaeologica*, 1932, p. 72 sqq. Sur le Lapis Niger, cf. Fr. Leifer, *Zum Problem der Foruminschrift*, 1932.

6. *Corolla*, p. 17-30.

érigé en 138). Le temple C aurait appartenu aux *Lares permarini* et daterait de 179. Le temple D n'aurait été édifié qu'au milieu du 1er siècle avant notre ère ; quant au portique qui entourait l'Area, ce serait le *Porticus Minucia Vetus*, élevé en 110. — On lira encore, à côté de cette étude, celle de M. L. Fagerlini[1], sur les transformations du chapiteau corinthien à Rome et Pompéi durant la dernière période républicaine : l'auteur distingue quatre types : gréco-italien, gréco-romain (ère de Sylla, 80/60), époque de César (60/36), époque augustéenne.

Les fouilles américaines de l'Université de Philadelphie à Minturnes, sur le passage de la Via Appia du Latium méridional en Campanie, ont déjà restitué partiellement la topographie du site, du ve siècle av. J.-C. à l'époque d'Hadrien, et elles ont donné, au Capitole notamment, des sculptures, des antéfixes décorées en terre cuite, etc. On espère que la suite des travaux amènera au niveau de la ville osco-volsque des Aurunces[2], transformée par Rome en colonie en 236 av. J.-C. Le temple principal était augustéen ; dans la base de celui qui date de Claude, on a trouvé vingt-trois stèles inscrites d'époque républicaine ; sur l'autre côté du Forum, il y a un temple contemporain de César. Un portrait d'époque républicaine a figuré à la *Mostra d'arte antica*[3]. Les sculptures provenant des fouilles de Lord Savile à Lanuvium, entrées ensuite au Musée de Leeds (Grande-Bretagne), ont continué à être recensées[4]. Une trouvaille fortuite à Este a enrichi notre documentation[5].

Diverses études abordent des questions générales de méthodologie, de typologie, de stylistique ou de technique, intéressant totalement ou en partie la période pré-impériale : M. C. C. Van Essen, cherchant les origines du genre narratif dans l'art ancien de l'Italie, signale ce qu'apporterait à la question un meilleur examen des documents italiques[6]. Le même savant, rendant compte des recherches de Mme Zadoks-Jitta (*Bull. R. É. L.*, V, 1932, p. 214 sqq.), relève combien le chapitre VII paraît succinct. Le masque funéraire n'a pu avoir d'influence que sur le rendu des traits du visage ; la forme du buste dérive de l'ancienne coutume des têtes-portraits (avec cou), influencée par la technique du bronze[7]. — Quelques recherches concernent des types divins ; la *Bona Dea* des femmes romaines est brillamment interprétée par F. Cumont comme un succédané de la Damia grecque, qui avait des serpents comme symboles : tantôt, ceux des Asclépiades, tantôt — comme d'après un marbre trouvé sur le Caelius et sur une peinture de Pompéi — ceux du Genius

1. *Corolla*, p. 118-131. De M. D. Schlumberger, *Syria*, XIV, 1933, p. 283-320, d'intéressantes études sur le chapiteau corinthien en Syrie, à partir de l'époque hellénistique et pendant l'ère impériale.

2. J. Johnson, *Bollett. Studi Mediter*, II, 4, p. 25, 6 fig. ; *Art and Archaeol.*, 1932, p. 283-293, 14 fig.

3. *Gnomôn*, VIII, 1932, p. 507 ; cf. la fig. 17 du rapport de W. Technau, *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 493-494.

4. A. M. Woodward, *Papers Br. School*, XI, 1929, p. 93-136, 35 fig., 2 pl. (cf. déjà *Papers*, VII, p. 63-91).

5. *Not. Scavi*, 1932, p. 29-40, 10 fig. : pleureuse en terre-cuite, statuette de Zeus en bronze, stèle sculptée.

6. *Meded. Nederl. t. Rome*, 1932, p. 25-41.

7. *Gymnasiaal midderbaar Onderwys*, 5 oct. 1932, p. 159-161.

familial[1]. M. J. Gagé, sous le titre : *Théologie de la victoire impériale*, reprend dans l'ensemble une question qui intéresse d'abord les triomphes romains, et il nous donne la clef des figurations de toute date où « la mystique de la Victoire » se trouvera mêlée[2]. M. J. Liegle[3] s'est intéressé aux représentations de la *Pietas*, dans une étude qui n'est pas uniquement numismatique. Le type qui s'est développé pendant l'époque impériale remontait à la période républicaine et mérite d'être considéré dans ses origines. L'auteur l'étudie aussi par rapport aux quatre vertus politiques des boucliers honorifiques de l'époque augustéenne.

Mme Lucia Morpurgo[4] ne veut plus qu'on attribue à l'art grec un certain nombre de statues construites « en spirale », dit-elle (la figure *a spirale*), dont les jolies Danseuses (non identiques) de la Villa Hadriana et de Berlin nous offrent le type. On n'aurait même pas le droit de parler de copies romaines d'œuvres grecques ; il faut rendre ce lot à l'art romain. Mais c'est trop oublier la dérivation certaine à partir de la Ménade de Scopas (Dresde), les Aphrodites et Hermaphrodites « sese respicientes » (hellénistiques), voire nombre de danseuses tanagréennes ou myrinéennes, qui préparaient la voie.

L'époque des Gracques a vu naître, selon MM. A. Boethius et Nils Carlgren, un urbanisme nouveau, dont l'originalité éclaterait dans les bâtisses des *macella* d'époque républicaine tardive, de Ferentino et de Tibur, par exemple[5]. Le problème toujours discuté de l'origine de la décoration sculptée ajoutée aux arcs de triomphe (*Bull. R. É. L.*, V, 1932, p. 217) a fourni à M. M. P. Nilsson, dont on connaît la théorie, de nouvelles observations, concordantes. Les monuments à piédestaux de styles grec et hellénistique qui supportaient des statues, des chars au besoin, se seraient transformés chez les Romains en arcs, inscrits dans les murs de ville ; puis — le motif de la porte s'isolant — se seraient détachés en « arcs de triomphe[6] ». Mais M. F. Oelmann pense avoir trouvé dans les ruines romaines (époque antonine), sous la cathédrale de Bonn, la preuve que l'Arc de triomphe, comme la Colonne commémorative, dériveraient plutôt des piliers cultuels des religions animistes[7]. M. St. Poniatowski pense, de son côté, que l'Arc de triomphe n'est qu'un tombeau modifié, et que les fêtes de triomphe s'expliqueraient par le développement de rites funéraires[8]. Quelques remarques ont été consacrées à l'Arc de triomphe d'Orange, en particulier[9].

Sur la décoration des portes de colonies romaines, et son évolution, les ruines augustéennes de Fornio et de Spello ont fourni des observations utiles[10].

1. *Mél. Éc. Rome*, 1932, p. 1-5, 2 fig.
2. *Rev. histor.*, CLXXI, 1933, 43 p. (t. à p.).
3. *Zeitsch. num.*, XLII, 1932, p. 59-100. Cf. aussi, du même savant, *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 276 sqq., sur la *Pietas* des monnaies de L. Antonius en 41 av. J.-C. (cette *Pietas* est en Fortuna-Tyché, avec la corne d'abondance).
4. *R. Istituto arch.*, II, 1930, p. 178-213.
5. *Acta archaeol.*, 1932, p. 181-208 : *Die spätrepublikanischen Warenhäuser in F. und T.*
6. *Ord och Bild*, 1932, p. 465-484, 22 fig.
7. *Bonner Jahrb.*, 135, 1930, p. 157-159.
8. *Mitt. Anthropol.*, 1931, p. 351-369, 5 fig.
9. A. Yrondelle, *Cahiers d'hist. et d'arch.*, II, 1931, p. 273-281 ; III, 1932, p. 56-68, p. 174-184.
10. I. A. Richmond, *Papers Br. School*, XII, 1932, p. 52-62, 12 fig.

Mme E. Jastrow a étudié le bas-relief de Capoue figurant une porte, et qui pourrait être un modèle votif de la *Porta Capuae*, défendue par Cicéron ; d'autres monuments similaires sont, à cette occasion, évoqués et examinés[1]. M. S. Aurigemma a montré l'importance, pour la reconstitution des amphithéâtres romains de l'Émilie, d'un bas-relief découvert à Bologne et représentant des jeux athlétiques[2].

Pour la Gaule de la période de la conquête césarienne, on se reportera, avec bénéfice, aux études récentes de P. Jacobsthal et J. Neuffer, sur l'*Hellénisation de la Provence*[3] (tête archaïque en calcaire d'Antibes, fig. 48 ; sphinx de bronze de Trinquetailles-Arles, fig. 49, etc.) ; à celles de E. Cahen, *Les monuments de l'époque gallo-grecque et gallo-romaine en Basse-Provence*[4] ; les sculptures monumentales et autres de la région (Arles, Saint-Rémy, etc.) sont inventoriées là, et commentées sommairement. Pour *Alésia gallo-romaine et chrétienne*, M. J. Toutain a donné, de son côté[5], une rapide synthèse, où la sculpture locale est évoquée. M. Ad. Blanchet a montré avec bonheur ce qu'on pourrait tirer — pour l'étude de sculptures gallo-romaines de la région de Périgueux, qui semblent aujourd'hui perdues — du troisième *Recueil* de Beaumesnil sur les antiquités de Périgueux (1784)[6]. Sur l'originalité, toujours discutée, de la civilisation celtique, à travers les emprunts faits à la Grèce hellénistique, on lira avec fruit certaines synthèses, de M. J. Carcopino[7], de R. Lantier[8] (qui examine spécialement la part des motifs occidentaux dans le décor du chaudron de Gundestrup) ; une brochure suggestive de M. Fr. Benoît montre la place d'*Arles dans la civilisation méditerranéenne* (1931).

III. b) *L'époque impériale jusqu'à l'ère flavienne.* — D'importants travaux ont été consacrés à cette période, pour la sculpture monumentale, et l'iconographie principalement. M. E. Rizzo a étudié et commenté définitivement la Base de Sorrente, qu'il appelle *Base di Augusto*, dans un article du *Bullettino d. comm. arch. comunale Roma*[9], et dans une brochure à part[10], où l'on trouvera de sages conseils, autorisés, sur la manière d'étudier l'art romain, sur la place à faire aux influences qui l'ont formé (p. 15, p. 46, p. 76-76). La base, incomplète, doit être restituée avec une portion centrale aujourd'hui perdue, et elle a été sculptée à la gloire d'Auguste, pas avant l'an 3 de notre ère, mais peu

1. *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 21-38. La frise dorique se rapproche de celle de l'ancien Arco Leoni à Vérone, encore visible.

2. *Historia*, 1932, p. 558-587, 9 fig. L'étude est accompagnée de notes sur l'amphithéâtre d'Imola, sur ceux de Placentia, de Bologne, de Forum Cornelii ; l'importance des fouilles qui resteraient à faire est soulignée.

3. *Préhistoire*, II, 1, p. 1-64 (t. à p.).

4. Extr. du t. IV des *Bouches-du-Rhône : encyclopédie départementale*, 1932, 120 p., 27 pl. hors texte : ci-dessus, p. 176.

5. 1933 (cf. 1932 : *La Gaule antique vue dans Alésia*).

6. *Journ. Sav.*, 1932, p. 171-175. L'ouvrage que l'on croyait perdu (comme les documents qu'il assemble) est à la Bibliothèque de l'Institut de France.

7. *Ce que Rome et l'Empire romain doivent à la Gaule*, Oxford, 1931.

8. *C. R. A. I.*, 1932, p. 302-309.

9. LX, 1932.

10. Naples, 1933. J'ai analysé ce beau travail en détail dans la *Rev. archéol.*, II, 1933, p. 335-337.

après, pour commémorer les fondations pieuses officielles entre 28 av. J.-C. et 3 après. Le long côté A représentait un sacrifice d'Auguste et des Vestales, à Vesta entourée de Cérès et de Libera, devant le temple rond voisin de la Domus Augustana. Sur la longue face B, de l'autre côté, on voyait la cérémonie de la fondation du temple d'Apollon, avec les Létoides. — Le petit côté C était consacré à Mars et Vénus ; l'autre petit côté, D, rappelait la fondation du temple de Cybèle. Les types divins sont tous de tradition grecque [1].

Le temple de Bel de Palmyre, dont on sait aujourd'hui qu'il a été consacré en 32 ap. J.-C. (*Syria*, XIII, 1932, p. 313), a été étudié en 1932, mais *sans le bénéfice des fouilles exhaustives*, dans la publication de *Palmyra* [2]. En raison du progrès des travaux (toute l'enceinte est maintenant déblayée), la pl. 86 de Br. Schulz ne répond plus qu'à une reconstitution fantaisiste ; on a maintenant découvert la « mer d'airain », l'autel des sacrifices, la rampe amenant dans l'enceinte les animaux offerts en victimes. Le plan de la pl. 71 est lui-même à rectifier, ainsi que la coupe (pl. 72), qui, pour le *ptéron*, ne tient pas compte des poutres historiées *obliques* en haut, ni de la couverture en demi-terrasse, avec gorge égyptienne au pourtour et décoration de merlons. C'est à tort (pl. 73) que le temple a été représenté comme hypèthre ; les hautes fenêtres percées sur les longs murs (quatre de chaque côté) ne s'expliqueraient pas en ce cas [3].

Les artistes qui ont travaillé au temple de Bel à Palmyre étaient grecs : un Alexandros est connu comme architecte (Cantineau, *Syria*, 1933, fasc. 3). Sur la langue d'un lion (frise), le nom de Miltiadès figure (comme signature (?), avec la mention ἐμνήσθη) ; ailleurs, on trouve le nom d'un Antiochos. Les fouilles récentes ont beaucoup enrichi la précieuse série des poutres à doubles faces et à soffites, *historiées*, qui seront bientôt publiées intégralement [4]. L'usage dérive architecturalement de la Grèce (frise Est historiée du Pseudo-Théséion d'Athènes, avec les poutres de prolongement de chaque côté, sous le *ptéron*). Ces documents — scènes légendaires, cérémonies cultuelles, d'un intérêt religieux éminent — et où le sentiment de la nature est alexandrin (dattiers, cyprès au tronc ébranché) [5], nous apporteront, en outre, des indications inestimables sur la polychromie monumentale au temps d'Auguste et de Tibère, entre la période alexandrine (frises du Tombeau de Petosiris) et les sculptures funéraires de Neumagen (W. von Massow, *Die Grabmäler von Neumagen*, II, 1932 : entre 120 et 260 de notre ère). Dans le temple même de Bel (cella) a été trouvé un cippe — encore inédit, malheureusement très usé [6] — avec un relief

1. Cf. p. 46. P. 75 et 76, M. G. E. Rizzo accepte et consacre la date proposée pour les cratères Borghèse, Chigi, Medici, Pisan, etc. : décorés « en Grèce, au moins vers la moitié du IIe siècle av. J.-C., sinon avant ». Il relève qu'on s'étonnerait dans ces conditions de les voir encore annexés à la *Scultura romana* (E. Strong, *L'arte in Roma antica*, p. 104, fig. 101-102).

2. Th. Wiegand, Palmyra, *Ergebnisse d. Expedit. von 1902 und 1917*, texte, 171 p., 183 fig. et 100 pl. et cartes (album) ; cf. E. Pottier, *Rev. archéol.*, 1933, I, p. 275-277.

3. Le temple a eu plusieurs états, en peu de temps : un premier sans les *thalamoi* et sans la porte du long côté, désaxée pour laisser le plus de place, en face du *thalamos* le plus divin, aux spectateurs de la statue sacrée ; sous la rampe qui date du second état, on a trouvé des plaques du premier état, non utilisées en définitive, avec des Attis ailés au ventre nu.

4. Cf. *Bull. R. É. L.*, V, 1932, p. 233 (on a aussi d'autres reliefs).

5. Cf. aussi les observations pénétrantes de H. Seyrig sur les types divins du *thalamos* principal (Luna, en *déesse*, selon la croyance alexandrine : *Syria*, XIV, 1933, p. 253 sqq.).

6. Musée de Palmyre.

représentant les Jumeaux et la Louve, près du figuier ruminal, au-dessous d'un encastrement de stèle de bronze (vide : traité entre Rome et Palmyre?). La riche ornementation du temple de Palmyre, qui fait parfois penser à l'Inde, n'a pas d'équivalent dans les temples occidentaux datés d'Auguste et de Tibère. Les Romains sont allés apprendre le luxe de la décoration et de la construction à Alexandrie et en Syrie ; ce n'est pas certes chose fortuite, si, à l'époque de Trajan, Apollodore *de Damas*, architecte et « ensemblier » du *Forum Trajani*, a partout multiplié, jusque dans les marchés, le type d'une architecture gréco-orientale, qui reparaît aussi aujourd'hui.

Pour l'iconographie même d'Auguste, nous bénéficions désormais d'une publication du portrait d'Ancône[1]. Cette belle tête, qui était depuis 1912 au Musée, représente, semble-t-il, l'Empereur en *pontifex maximus*, à cinquante-deux ans passés. M. A. Maiuri republie la statue, intacte, de Livie qui a été retrouvée debout contre un mur dans la villa des Mystères : elle n'avait pas été encore mise en place au moment de la catastrophe (*Bull. R. É. L.*, V, 1932, p. 223).

Le Tibère de Bengazi a été étudié par M. G. Oliviero[2]. M. L. M. Ugolini a consacré une notice au portrait du même empereur découvert à Malte[3]. Le ch. VIII du livre de Robert West, *Römische Porträtplastik* (ci-dessus)[4], étudie en détail l'iconographie du temps d'Auguste et de Tibère et donne une très bonne analyse de la *Gemma Augustea*. Quelques dates, du moins, pourraient être discutées. Les figures 117 et 121 (pl. XXIX), dans la série des portraits d'Auguste, doivent dater des dernières années du Ier siècle av. notre ère ; on regrette qu'il n'ait pas été fait comparaison des types de Livie — bustes et statues — avec ceux d'Auguste. Les têtes de la Glyptothèque Ny-Carlsberg (pl. XVII, 68 et 69) sont sûrement antidatées ; elles paraissent à M. Fr. Poulsen du temps de Claude et d'Auguste[5]. — La question de l'iconographie de C. et de L. Cæsar, d'après les documents de Corinthe, est abordée, mais non sans incertitudes. Il y a, par contre, dans l'ouvrage, de bonnes pages sur les portraits de Caligula et de Néron, ainsi que sur ceux des personnages de leur temps. M. Achille Adriani pense reconnaître un portrait d'Octavie au Musée de Naples, statue de femme passée jusqu'ici assez inaperçue. L'œuvre serait postérieure à la mort de Marcellus, à dater entre 23 et 11 av. J.-C.

M. Fr. Poulsen a consacré une étude autorisée[6] aux deux statues cuirassées (cuirasses à type hellénistique), de jeunes princes augustéens, qui ont été trouvées ensemble à Tarragone en 1911 dans les ruines du théâtre et se faisaient « pendant ». La statue fig. 54-57 (n° 5) représente Drusus Minor, fils de Tibère,

1. Pirro Marconi, *Bollett. d'arte*, XXVI, 1932, p. 149-159, 15 fig. ; reprod. *Gaz. Beaux-Arts*, 1933, I, p. 126.

2. C'est à Tibère que le proconsul Sufena avait dédié les Propylées de l'Apollonion : *Africa italiana*, III, 1930, p. 141 sqq.

3. *Bullett. comun. Roma*, 1932. Sur les portraits augustéens de Butrinto (1932-1933), cf. L. M. Ugolini, *Rev. archéol.*, 1933, II, p. 220 sqq.

4. Suite annoncée.

5. *Rev. archéol.*, 1932, II, p. 53 sqq.

6. *Sculpt. ant. des Musées espagnols*, p. 40 sqq. — P. 47, on lira avec intérêt les conseils de sagesse donnés pour l'attribution des noms ; cf. Ch. Picard, *Rev. archéol.*, 1933, II, p. 363-364.

à vingt ans. L'autre, fig. 58-61 (n° 6), ressemble plus ou moins au Lucius Caesar de Corinthe et à d'autres effigies de Smyrne : ce serait le troisième frère, Agrippa Postumus, qui, âgé de seize ans, fut adopté par Auguste l'an 4 ap. J.-C., en même temps que Tibère[1]. — Il y a à Tarragone une tête de Livie (p. 52, n° 7, fig. 75-76) ; à Cordoba, une magnifique effigie (p. 12, fig. 7-9) de femme, du temps d'Auguste ou de Tibère, dont la coiffure est antérieure à celle des types dits d'Agrippine ancienne ; à Tarragone, diverses statues de la première famille impériale : jeunes hommes, du Théâtre, portant la *bulla*, femme drapée acéphale des Thermes du Gymnase (nos 9-10, fig. 78-79 ; 11, fig. 80). Pour les documents de Mérida — Livie, tête de femme de l'époque de Tibère, « célèbre visage inconnu » (fig. 18-19) ; têtes de femmes de l'époque de Néron (fig. 28-30) —, cf. *Mus. espagnols*, p. 17 sqq. — L'Auguste et le Néron de Palma seraient des faux (coll. Cardinal Despuig, p. 24 sqq.). A Barcelone, M. Fr. Poulsen a signalé une tête de femme de l'époque de Tibère, coiffée comme l'Agrippine Major (p. 8-9, fig. 1-2). Les têtes et bustes d'empereurs, photographiés dans les *Einzelaufnahmen*, ne dateraient en majorité que de la Renaissance, du XVIe siècle ou plus tard (Auguste, Néron, Othon, Domitien, p. ex.) ; mais il faut excepter comme ancienne la tête augustéenne (*Anuari catalans*, 1911-12, p. 201, fig. 229).

Les études iconographiques de M. L. Curtius[2] concerneront aussi la période augustéenne. M. R. B. Bandinelli s'est spécialement intéressé à l'iconographie de Germanicus[3], produit d'une période où le portrait a été stylisé selon des données officielles, ce qui provoque, nous dit-on, et explique aujourd'hui les désaccords des iconographes. L'auteur compare les types de Corinthe, d'Olbia, du Palatin, rapproche les monnaies de Rome, de Corinthe, de Caesarea, de Lugdunum. Le meilleur document serait la tête du Musée de Cagliari, provenant de Terra Nova Pausania (Olbia)[4]. Une Agrippine Minor, mère de Néron, serait à identifier à Minneapolis[5] ; du type de cette princesse relèverait, par ailleurs, la tête de Valencia (Denia), provenant d'un temple de Diane[6]. Une tête de Claude est à Tarragone[7]. Deux bustes dits de César et de Néron au British Museum — jusqu'ici considérés comme antiques, et authentiques, et de valeur — ne dateraient que des XVIIe-XVIIIe siècles[8]. Nous aurions, par contre, en cristal de roche, une miniature-portrait de Vitellius, d'après comparaison des types monétaires[9].

M. B. Nogara a revisé une fois de plus l'iconographie de Virgile, admettant comme portraits authentiques du poète les seuls médaillons (mosaïque) de

1. Les têtes sont un peu petites pour les statues, ce qui laisserait douter de l'attribution des cuirasses à l'époque augustéenne : plutôt : époque hadrienne, où a reparu la cuirasse de type hellénistique?
2. Ci-dessus, p. 181.
3. *Röm. Mitt.*, XLVII, 1932, p. 153-169, pl. 32-36.
4. *Not. Scavi*, 1919, p. 113 sqq. (A. Taramelli) ; cf. *Guida Cagliari*, 1925, p. 125, fig. 77.
5. *Minneapolis*, 1932, p. 118-121.
6. Fr. Poulsen, *Sculpt. ant. des Mus. espagnols*, I, p. 68, fig. 113.
7. *Ibid.*, p. 63, n° 25, fig. 106.
8. Ch. R. Beard, *Connoisseur*, 1932, II, p. 73-74, 2 fig.
9. J. H. I(liffe), *The Quarterly of the Department of antiquities in Palestine*, I, 1932, p. 153 sqq. (*Cat. gén.* 31, 1 : de Caesarea).

Sousse et de Trévise, avec la miniature du *Virgile romain* (ve ou vie siècle). M. B. Nogara soumet aussi à la critique les documents médiévaux[1].

Pour les comparaisons à tirer de la numismatique syrienne, on utilisera le recueil de Wruck : *Die Syrische Provinzialprägung, von Augustus bis Trajan.* Stuttgart, 1931. M. Kenneth Scott a étudié la signification des statues en métal précieux dans le culte des empereurs, montrant que leur faveur coïncidait avec des tendances au despotisme théocratique, de tradition hellénistique (Caligula, Néron, Domitien, Commode, Caracalla) : les autres maîtres de Rome ayant interdit pour leurs effigies un luxe qui paraissait devoir être réservé aux images des dieux[2].

Certaines acquisitions de musées ont été signalées, à Berlin, à Genève ; à Berlin, on a acheté récemment beaucoup de portraits romains : un de la période post-augustéenne, César Germanicus (?), nº 1801 ; celui d'une jeune femme coiffée dans la manière de Livie (1802), notamment. Sont entrés aussi les portraits-momies de la collection Theodor Graf[3]. — Pour Genève, M. W. Deonna a exposé le cas, discuté, d'une tête en marbre de jeune Romain, rapportée parfois à Auguste juvénile, parfois à Caligula, et qui a des sosies, inquiétants, dans la Collection W. Horn et au Metropolitan Museum de New-York[4].

L'archéologie italiote et des provinces extérieures a fait quelques gains : M. G. Calza[5], publiant une relation détaillée des premières fouilles du lac de Nemi (mai-juillet 1920), conclut très prudemment qu'on ne peut pas déterminer l'emploi de la première nef mise au sec, celle dont il s'occupe seulement. Pour la date, M. G. Calza pense qu'il faudrait l'abaisser plus encore que jusqu'à l'époque de Caligula : *au principat de Vespasien.* Sur le dégagement de la seconde nef, qui a rendu les têtes de pilastres en bronze, M. U. Antonielli a réuni ses observations[6]. — M. Kérényi daterait du temps d'Auguste (?) le grand disque de Brindisi[7].

Pour les monuments de la Gaule, cf., ci-dessus, les ouvrages ou articles signalés de E. Cahen, J. Toutain, Fr. Benoît, notamment, et la brillante mise au point de M. J. Carcopino, retraçant dans l'ensemble les résultats des travaux des vingt années dernières (Palazzo dei Filippini)[8]. L'état du Trophée de la Turbie, avant des restaurations, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont très arbitraires, a été signalé par des photographies et des dessins, témoins désormais fort précieux[9]. M. Silvio Ferri a essayé de reconstituer l'œuvre et l'influence du sculpteur Zénodôros en Gaule[10], Grec d'Asie sans doute, qui tra-

1. *R. Istituto arch.*, II, 1930, p. 127-138, 2 pl., 4 fig.
2. *Transactions of the American Philological Association*, LXII, 1931, VIII.
3. Th. Wiegand, *Sitzb. preuss. Akad.*, 1931 ; cf. *Ph. Woch.*, 17 oct. 1931, p. 1271-1272.
4. *Genava*, XI, 1933, p. 50 sqq.
5. *Not. Scavi*, 1932, p. 206-222, 9 pl., 97 fig.
6. *Bollett. Studi Mediter.*, II, nº 4, p. 26-28, 4 fig.
7. *Archiv. f. Religionswiss.*, XXX, 1933, p. 271-307.
8. Cf. *Mél. Éc. Rome*, 1933 (p. 7 du t. à p.).
9. *R. É. A.*, XXXV, 1933, p. 164-168, pl. I-III (S. Fernandez Gimenes).
10. Il avait été aussi appelé à Rome par Néron, pour sculpter et dresser le fameux Colosse de l'Empereur (Hülsen, *P. W.*, IV, p. 589). A propos de cette statue, M. Gabriel (*B. C. H.*, LVI, 1932, p. 331-359) a établi avec autorité, contre F. Préchac, déjà combattu par J. Gagé, que, le Colosse de Rhodes n'étant pas lui-même sur un quadrige, le rapport supposé avec le

vailla dix ans, selon Pline (*Nat. hist.*, 34, 45), pour les Arvernes, au Mercure du sanctuaire du Puy-de-Dôme[1]. Zénodôros aurait opéré aussi pour les Éduens, car M. S. Ferri lui attribuerait les statues trouvées au lieu dit « Montmartre », près Aballo (Avallon). Mais dans le lot, il y a la statue où M. S. Ferri voit un *numen Augusti*[2], tandis que M. Fr. Poulsen, constatant la ressemblance avec la tête voilée de Mérida, identifie plutôt... Antinoüs[3] ! M. S. Ferri retrouve l'influence de Zénodôros ou de ses continuateurs de Strasbourg, à Moulins, dans toute une série de sculptures du pays des Éduens, plus hellénisantes que les autres, et même, à l'occasion, archaïsantes (?). Il est vrai que si l'identification de M. Fr. Poulsen pour la tête de Mérida est seule vraie, toute la théorie se trouvera sérieusement ébranlée à la base.

M. J. Carcopino a précieusement indiqué en passant que l'érection des Trophées de Saint-Bertrand-de-Comminges « ne s'expliquerait jamais avec plus de clarté que dans la période augustéenne, soit après les victoires de Messala en Aquitaine, 28-27 av. J.-C..., et le séjour d'Octavien (26-25)..., soit plutôt en 15 av. J.-C., lorsqu'il [Octavien] y est revenu sous le nom d'Auguste, et dans le rôle de l'Empereur qui pacifie en combattant[4] ». Sur les statues des trophées retrouvés, — dont le type et le style, postérieurs, ne contredisent pas à ces indications historiques, puisqu'il y a certainement eu des réfections, — on a donné quelques indications provisoires et surtout techniques, qui pourront aider à la reconstitution des ensembles[5].

Les fouilles de Volubilis, Maroc, ont donné depuis 1916 de très beaux documents d'art inspirés de types grecs[6] et rappelant les trésors de Cherchell-Caesarea. M. J. Carcopino a fait mieux comprendre la fréquence et la qualité de ces trouvailles, en relevant que Volubilis avait dû être, au même titre que Caesarea, une capitale du roi collectionneur Juba II, qui réunit sous son sceptre les deux royaumes de Numidie et de Maurétanie[7].

IV. c) *De l'ère flavienne à la fin de la période antonine.* — L'iconographie impériale — et autre — pour cette période, que n'atteint pas encore l'enquête générale de Robert West, bénéficie surtout des efforts des numismates. H. Mattingly a étudié, classé, les collections de monnaies du British Museum, entre le temps de Vespasien et celui de Domitien[8], d'une part, et entre les

Colosse de Néron devenait inexistant. Du Colosse de Rhodes, M. Gabriel rapproche, au contraire, le Neptune colossal du Port d'Ostie, lui-même statue-phare.

1. Ces statues colossales devaient exister en plusieurs zones montagneuses. On a aussi de menus fragments d'un grand Hermès au Musée de Chambéry.

2. *Il « numen Augusti » di Avallon Lugdunensis, et la probabile attività di Zenodoro nelle Gallie*, Rome, 1933, 12 p. et 17 fig. sur 2 planches.

3. Ch. Picard, *Rev. archéol.*, 1933, II, p. 338-339.

4. *Mél. Éc. Rome*, 1933, p. 16-18 du tirage à part (cf. p. 17, n. 1, avec le commentaire de *Res Gestae*, II, 37).

5. *C. R. A. I.*, 1933, p. 138-159 : *Observations sur les statues de prisonniers et les trophées de Saint-Bertrand-de-Comminges.*

6. Cf., en dernier lieu, *Monum. Piot*, XXXIII, 1933 : VII, p. 107 sqq., L. Chatelain, *L'Éphèbe verseur ;* VIII, E. Michon, *Éphèbe couronné* (p. 119 sqq.).

7. J. Carcopino, *Hesperis*, XVII, 1933 : t. à p. ; *Mél. Éc. Rome*, 1933, p. 32-33 du t. à p.

8. *Coins of the Roman Empire in the British Museum*, vol. II, 83 pl., 1930.

principats d'Antonin le Pieux et de Commode, par ailleurs[1]. Des enquêtes spéciales sont consacrées au monnayage syrien d'Auguste à Trajan[2], aux symboles du monnayage du temps de Trajan : présence de l'Hercules Gaditanus et rapports avec le culte d'Héraclès ; introduction du Silvain (illyrien) sur les as de 112 ; représentation de l'arc à trois portes dit de Drusus (via Appia), sur les sesterces de l'an 100[3].

A Mérida, un buste de femme de la seconde moitié du Ier siècle ap. J.-C., portant la coiffure des Haterii (date du Tombeau : avant 77 de notre ère), représenterait Flavia Domitilla, épouse de Vespasien. M. Fr. Poulsen a signalé au même endroit la tête d' « Antinoüs », que M. S. Ferri rapprochait plutôt du groupe des œuvres de Zénodôros (ci-dessus)[4]. Il y aurait un Trajan héroïsé (d'époque hadrienne) à Tarragone[5], et là même un Hadrien (p. 39, fig. 51), mais « insignifiant ». L'Ulpia Marciana d'Ostie (*Bull. R. É. L.*, IV, 1931, p. 348), de grandeur supra-naturelle (comme le Trajan), mais de moins bon travail, a figuré à la *Mostra d'arte* (*Boll. St. Med.*, III, 1932, 2, pl. 5, 2)[6]. Des bustes du Musée de Barcelone (Vitellius, Hadrien, Antonin, Lucius Verus) ont paru, à M. Fr. Poulsen, suspects (*l. l.*, p. 8 sqq.) ; de même le Trajan de Palma (p. 24 sqq.)[7]. Une statue cuirassée d'Hadrien, acéphale, a été découverte, comme on sait (*Bull. R. É. L.*, V, 1932, p. 231), dans un égout de l'Agora d'Athènes[8]. Sur la cuirasse, est debout la déesse Roma, représentée en Athéna archaïsante, entre deux Nikés, et dressée sur la Louve qui allaite les Jumeaux : c'est peut-être (Pausanias, I, 3, 1) la statue qui était près du Portique du Basileus. Dans le même temps, a pris place au Musée d'Athènes une tête de l'Empereur[9]. Une tête *de bronze* (d'Hadrien?), de grandeur naturelle, avec les yeux incrustés en émail, conservés, et la barbe calamistrée, a été trouvée au Delta d'Égypte : Musée d'Alexandrie (Salle 12). C'est le reste d'une statue impériale dont la tête avait été travaillée à part[10]. M. C. Blümel a réétudié en détail le nouveau portrait d'Antonin le Pieux, jeune, qu'il rajuste dans l'un des *tondi* (sacrifice à Hercule) des Chasses d'Hadrien (*Bull. R. É. L.*, V, 1932, p. 227)[11].

Des portraits de Marc-Aurèle (élégant et raffiné) et de Lucius Verus (bon document, d'un grand effet) ont été signalés à Tarragone[12]. De la période antonine est le buste de général inconnu exposé récemment au Musée de Berlin

1. Id., *The Roman imperial coinage* (avec E. A. Sydenham), vol. III, 1930.
2. W. Wruck, *Die syrische Provincialprägung, von Augustus bis Trajan*, 1933.
3. P. L. Strack, *Untersuch. z. römischen Reichsprägung des 2en Jahrh.* I Th. : *Die Reichsprägung zur Zeit des Trajan*, 1933.
4. *Sculpt. ant. Mus. espagnols*, p. 17 sqq.
5. *Ibid.*, fig. 50, p. 39.
6. *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 472, fig. 8.
7. Le bon relief funéraire de Palma, *l. l.*, fig. 32 (coll. de l'Ayuntamiento) serait d'époque flavienne tardive, ou trajane.
8. Publiée dans : *Hesperia*, 1933, II, p. 178 sqq. (n° 5), pl. VI ; cf. *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 111-112, fig. 5.
9. *Mess. Athènes*, 28 oct. 1933.
10. M. E. Breccia doit la publier ; sur le projet de M. Graindor, cf. ci-dessus, p. 177.
11. *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, p. 90-96, pl. IV, 5 fig.
12. Fr. Poulsen, *Sculpt. ant. Mus. espagnols*, p. 40, fig. 52, fig. 53 (nos 3-4).

(n° 1836)[1]. Deux portraits d'enfants du Musée d'Arles, que publie M. Fr. Poulsen, seraient aussi de la période entre Hadrien et Antonin le Pieux[2].

Pour la sculpture monumentale, on aura recours à une étude de Schwyn Brinton, relative au Forum de Vespasien et au temple de la Paix : sur l'emplacement de ce temple détruit, on pourrait peut-être retrouver, selon l'auteur, une partie des trésors rapportés du temple de Jérusalem par Titus[3].

Le dégagement des Forums impériaux[4], opération d'un intérêt historique si capital, n'a apporté à l'histoire de la sculpture latine que quelques compléments, au vrai précieux. L'opération nous renseigne sur l'urbanisme de la capitale, de J. César à Hadrien : destructions successives, constructions nouvelles. Le Forum d'Auguste, inauguré l'an 2 av. J.-C., le Forum de Trajan à l'Ouest, les marchés couverts de Trajan, œuvre d'Apollodoros de Damas, au Nord, du côté du Quirinal, sont sortis *aérés* de ces grands travaux d'édilité archéologique, qui mettent aussi en meilleure lumière le plan de la Basilique Ulpia, la Colonne Trajane, le Temple de Trajan.

Malheureusement, les statues d'ivoire, ou de bronze, du Forum d'Auguste n'ont pas reparu. La sculpture la plus importante est un morceau de l'entablement (architrave et frise : Victoires égorgeant des taureaux et décorant des candélabres) de la Basilique Ulpia[5]. M. E. Michon a réétudié l'Extispicium devant le temple de Jupiter Capitolin, au Louvre, bas-relief historique, du plus grand intérêt pour l'iconographie de la période trajano-*hadrienne* (le monument serait plutôt du temps d'Hadrien). On sait que cet ensemble a été complété au Louvre avec le moulage de la Victoire de la Collection De Courcel[6].

Pour la décoration funéraire et l'histoire du sarcophage romain, les travaux de l'année ont été précieux. Mlle Marg. Gütschow, qui prépare, comme l'on sait, le précieux recueil attendu des *Sarcophages latins*, a exposé diverses questions de méthode[7], regrettant que l'étude ait surtout porté jusqu'ici sur les *belles pièces*, qui ne sont pas forcément les plus instructives. Si l'on veut ne pas fausser les vues d'ensemble, il conviendra de tenir compte aussi des sarcophages de type courant, nombreux. Pour illustrer cette observation, l'auteur précise ce que nous apprennent certains documents négligés d'Albano, sur l'origine du sarcophage cannelé. D'un autre point de vue, M. H. Marrou a étudié les monuments funéraires romains relatifs à la vie intellectuelle[8], montrant finement ce qu'ils apportent à diverses époques pour la connaissance de l'évolution de l'intellectualité dans l'Occident latin (surtout à la fin du paganisme) ; cette

1. Th. Wiegand, *Sitzb. preuss. Akad.*, 1931.

2. Fr. Poulsen, *Sculpt. ant. Mus. espagnols*, p. 72 (appendice).

3. *Connoisseur*, 1932, II, p. 83-87. L'endroit désigné est à l'angle de la Via Alessandrina et de la via Cavour.

4. Cf. P. Ducati, *Gaz. Beaux-Arts*, 1932, II, p. 65-88, 21 fig. ; *Bull. arch. comun. Roma*, LIX, 1931, p. 117 sqq. ; R. Horn, *Gnomôn*, VIII, 1932, p. 283 sqq., 324 sqq.

5. *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 485 sqq., fig. 13 ; *ibid.*, divers plans complétant ceux de *Gnomôn*, ci-dessus (Forum de César, rez-de-chaussée et étage, état en 1932).

6. *Monum. Piot*, XXXII, 1932, p. 61-80, pl. VI, 8 fig.

7. *Sarkophag-Studien*, I, *Röm. Mitt.*, XLVI, 1931, p. 90-118, 3 pl. et 9 fig.

8. *C. R. A. I.*, 1933, p. 111 (résumé, par A. Merlin) ; cf. de H. Marrou, *Rev. archéol.*, 1933, I, p. 163-180, deux sarcophages romains relatifs à la vie intellectuelle : *a)* sarcophage d'enfant du Musée des Thermes ; *b)* sarcophage de la Collection Simonetti à Rome.

étude a porté sur 130 documents, quelques-uns inédits (*Rev. arch.*, 1933, I, p. 163 sqq.). La plupart sont (cf. ci-après) du IIIe siècle de notre ère ; les livres représentés sur les bas-reliefs semblent des ouvrages de lecture ; mais ces représentations sous-entendraient elles-mêmes la doctrine néo-pythagoricienne du rôle purificateur des sciences et de la musique ; de là les emprunts faits par le paganisme à ce répertoire païen. Diverses découvertes de monuments nouveaux sont à noter. Un édifice funéraire, en forme de *tholos*, sur socle quadrangulaire a été exhumé sur la Via Casilina, près Rome ; les débris, appartenant à la décoration extérieure (en marbre), le datent des débuts du IIe siècle[1]. — M. Fr. Dornseiff verrait un portrait d'Euripide sur un petit côté d'un sarcophage du Musée de Split (avec mythe d'*Hippolyte* sur long côté, d'où l'identification). Mais il paraît possible de rattacher plus simplement cette œuvre (médiocre, inachevée) à la série à laquelle M. H. Marrou s'est intéressé[2]. Un magnifique sarcophage d'époque antonine, à scènes bachiques, a été trouvé près de Rome à 150 m. du Ponte della Ferrovia, et était exposé à la *Mostra d'arte ;* la polychromie est très heureusement conservée, et ce document capital sera prochainement publié dans le *Bollettino comunale*[3]. La Nécropole de Porto (*Isola sacra*), à quoi rien d'autre ne peut être comparé en Italie, requiert naturellement l'attention principale ; des comptes-rendus et exposés des travaux ont paru en diverses publications, en Italie et ailleurs[4]. — M. G. Calza a montré l'intérêt de la représentation de l'archigalle[5] (*Bull. R. É. L.*, V, 1932, p. 238) couché sur un couvercle de sarcophage. C'est la première représentation authentique d'un archigalle, ce chef du culte de la Magna Mater, dont la fonction, comme M. J. Carcopino l'avait établi (*Attideia, Mél. Éc. Rome*, XL, 1923, p. 133 sqq., 237 sqq.), n'a pas été instituée avant Claude. L'ascétisme du sacerdoce des Galles, leur sentiment devant le mystère de la mort, se laissent deviner sur cette œuvre cruciale (fin du IIe siècle ou début du IIIe).

Mme M. Camaggio a repris l'étude détaillée du Sarcophage de Melfi, en montrant que tous les prototypes des figures, plus ou moins repris ou transformés, peuvent se trouver dans le répertoire de la sculpture grecque du IVe siècle : l'œuvre est un bon type de l'éclectisme académique de l'époque[6]. Sur le Sarcophage de Torre Nova et le rapport possible de sa décoration avec le thiase

1. E. Stefani, *Not. Scavi*, 1931, p. 506-509, p. 586 sqq.

2. *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 595-598 (et fig. 1, col. 595-596). Cf. C. Robert, *Sark. rel.*, III, 1904, pl. 51 ; *Bullett. arch. dalmata*, V, 1905, p. 37.

3. Cf. déjà *Bollett. arch. comunale Roma*, LIX, 1931, p. 238, et *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 487-488.

4. G. Calza, *Not. Scavi*, 1931, p. 510-542, 3 pl., 26 fig. (une centaine de tombes : sarcophage à fig. d'enfants, groupe en marbre, buste de Volcacius Myropnous, scènes de la vie maritime, scènes de métiers, etc.) ; cf. aussi G. Calza, *B. Studi mediterran.*, II, 1931, n° 5, p. 8-14, 11 fig. ; G. Calza, *Gaz. Beaux-Arts*, 1932, I, p. 365-374, 12 fig. : bonnes reproductions des rues de la Nécropole, de sarcophages (II-IV), avec les deux Sacrifices de l'Archigalle à Cybèle, à Attis, fig. 7, p. 371 ; sur le rôle d'Hermès ici représenté près de Cybèle, cf. J. Keil, *Oesterr. Jahresh.*, XVIII, 1915, p. 77 sqq.

5. *Historia*, VI, 1932, p. 221-237, 7 fig. Le sarcophage aux enfants jouant dans une palestre est reproduit dans *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, col. 469-470 ; *ibid.* ; pour le portrait, si expressif, de Myropnous, cf. *ibid.*, col. 471, fig. 7 (époque antonine tardive, ou temps des Sévères).

6. *Historia*, VI, 1932, p. 45-87, 7 fig.

bachique (de Torre Nova), dont nous connaissons maintenant l'organisation par la grande inscription de New-York, on bénéficiera de fines observations de M. Fr. Cumont[1]. M. F. Missonnier a étudié le symbolisme funéraire du thème d'Achille et Penthésilée, d'après les sarcophages de la fin du IIe siècle ou du début du IIIe (cette figuration y est assez fréquente). L'auteur publie à ce sujet un fragment inédit d'un sarcophage de la série[2]. Sur les sarcophages en plomb (sidoniens et tyriens, etc.) des Musées de Constantinople, cf. la publication, trop insuffisante pour l'étude des thèmes, d'Arif Müfid[3].

Je regrette de n'avoir point encore mentionné ici l'étude de Muthmann, *Hadrianische und antoninische Statuenstützen*[4], qui peut rendre de bons services pour l'étude de la sculpture latine, dans le temps de la « Renaissance » académique. A Aquilée (cf. *Bull. R. É. L.*, V, 1932, p. 237) a été trouvé le fragment d'une frise monumentale (0m98 × 0m44 de hauteur), datée du début peut-être du Ier siècle de l'Empire, et montrant curieusement la cérémonie du premier sillon (*sulcus primigenius*), qui symbolisait la fondation des villes. La charrue est manœuvrée par des *togati*. Cette pièce doit provenir d'un arc de triomphe ou d'une porte[5]. Un cippe du Ier siècle de notre ère a été dégagé de la façade de la cathédrale de Monselice (XIIIe siècle)[6]. Sur le trapézophore de Ciciliano, R. Paribeni a donné quelques indications[7]. Une tête de divinité fluviale a été trouvée à Vercelli[8]. Diverses découvertes ont été faites à Tibur, dans le Cryptoportique de la Villa d'Hadrien : torse viril, tête d'Amazone en marbre, — réplique d'une des statues d'Éphèse, — tête juvénile se rapprochant de celle de l'Hypnos du Prado ; en outre, un fragment de relief en marbre, avec représentation d'Hermès (brisé) et d'une déesse[9]. Les statues du théâtre de Nemi ont été dûment reclassées[10]. Un torse en marbre de statue cuirassée, de la fin du IIe siècle, a été trouvé à Fuorigrotta, près Naples[11]. De la Villa dite « de Néron » à Anzio, provient un groupe d'une femme (acéphale) à cheval terrassant un géant ou Galate, qui résiste encore à terre. La figure féminine porte une peau d'animal nouée aux épaules (draperies tardives). Il peut s'agir d'une erreur de compréhension qui aurait fait mêler deux thèmes, l'un amazonien, l'autre galatique[12]. Une stèle égyptisante de Cn. Cornelius Cladus a été signalée en Sar-

1. *A. J. A.*, XXXVII, 1933, n° 2, p. 215 sqq. (inscription de la base de la statue de la prêtresse Pompeia Agrippinilla, femme de Gavius Squilla Gallicanus, consul en 150 apr. J.-C.) ; la *gens* appartenait à une grande famille de Mytilène : *Rev. archéol.*, 1933, II, p. 337.

2. *Mél. Éc. Rome*, 1932, p. 111-131, 1 pl. ; cf. *C. R. A. I.*, 10 mars 1933.

3. *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 387-446. L'Émir M. Chehab prépare la publication des séries, plus instructives encore, du Musée de Beyrouth.

4. *Dissert. Heidelberg*, 1926.

5. G. Brusin, *Not. Scavi*, 1931, p. 472-475 ; cf. *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 453-454, fig. 2 (*ibid.*, fouilles de la muraille). Sur les énigmatiques télamons de terre cuite (haut. 2m30) trouvés pendant les travaux, cf. *l. l.*, col. 454, et *Aquileja Nostra*, III, 1932, p. 135 sqq.

6. *Not. Scavi*, 1932, p. 41 (A. Callegari).

7. *Not. Scavi*, 1932, p. 126-128.

8. V. Viale, *Boll. Piemont.*, 1932, p. 69-78, 3 pl., 2 fig.

9. R. Paribeni, *Not. Scavi*, 1932, p. 120-125, 1 pl., 8 fig.

10. *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 473 sqq. (W. Technau) ; cf. *Not. Scavi*, 1931, p. 259-273.

11. P. Mingazzini, *Not. Scavi*, 1931, p. 346-347, 1 fig.

12. *Bollett. Studi Medit.*, III, 1932, 4-2 ; cf. *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, col. 481-482,

daigne ; avec les types, traités en relief, de plusieurs divinités, Isis, Anubis, Seknebtunis[1]. Une statue archaïsante, à péplos, est interprétée comme Isis, ce qui paraît douteux[2].

M. Fr. Poulsen a signalé en Espagne, à Tarragone, un curieux fragment de relief avec victimaire au taureau (il n'est pas sûr qu'il provienne d'un sarcophage : plutôt d'une frise) ; il semble, d'après la spéciale technique du foret, d'époque antonine, et était primitivement plus complet : un autre victimaire, reproduit sur un dessin dont la provenance est aujourd'hui ignorée, complétait la figuration, avec la hache et un seau[3].

Pour la Grande-Bretagne, on bénéficiera des relevés faits sur la Londres romaine par les archéologues anglais (R. E. M. Wheeler et R. G. Collingwood, T. D. Pryce, G. F. Hill et Guy Parsloe, *Roman London*, III^e t. de la série *London commissions inventories*, 1928 sqq.)[4].

En Allemagne[5] a été publiée une carte archéologique de la province du Rhin. M. P. Jacobsthal reconnaît pour un Germain, d'après la coiffure et par comparaison avec les auxiliaires de la Colonne Trajane, le personnage que représente un masque du British Museum[6]. Sur la stèle triple de Nickennisch, près Andernach (Musée de Bonn), trouvée devant un *tumulus* conique, deux études ont été publiées[7]. Sous un couronnement avec figures apotropaïques d'animaux (sphinx au milieu, deux lions aux angles), les personnages occupent trois niches ; au centre, une femme (et un jeune garçon) ; deux hommes de chaque côté en costume gallo-romain : groupe familial à rapprocher des stèles de Mayence (Blussus, etc.). M. E. Neuffer y cherche un développement du style provincial de la Haute-Italie, en raison des migrations de légionnaires entre Pô et Rhin[8]. Sur les monuments funéraires de Neumagen, entre 120 et 260 de notre ère — récemment publiés par M. Von Massow — diverses observations ont été présentées récemment[9]. La question des Colonnes aux géants des territoires rhénans et autres devra beaucoup à une étude intéressante de G. Behrens[10], dont le point de départ est cherché dans les monuments d'Alzey[11] (six socles sculptés ou « pierres à quatre dieux », datés par une dédicace à Apollon Grannus, aux environs de 175 de notre ère). Les découvertes d'Alzey ont prouvé que les Colonnes

fig. 12 ; *Gnomôn*, VIII, 1932, p. 505. Une autre statue, réplique de l'Hermès Ludovisi, a été retrouvée dans la mer à Anzio (cf. *Gnomôn*, *l. l.*, p. 505).

1. A. Taramelli, *Not. Scavi*, 1931, p. 114 sqq.

2. Nous manquons d'une étude complète sur le vêtement d'Isis (provisoirement, H. Schäfer, *Festschrift f. Lehmann Haupt*, *Janus*, 1921, p. 205 sqq.).

3. *Sculpt. ant. Mus. espagnols*, p. 55-56, n° 14 (fig. 86).

4. Cf. *Phil. Woch.*, 1931, n° 1, p. 13 sqq.

5. J. Steinhausen, *Arch. Karte Rheinprovinz*, I, 1 (Trier-Mettendorf), Bonn, 1932 ; cf. *Phil. Woch.*, 30 juillet 1932, p. 845 sqq.

6. *Germania*, XVI, 1932, 3, p. 207-208, pl. 13-14.

7. Fr. Oelmann, *Forsch. u. Fortschritte*, 10 janv. 1933, p. 17 ; E. Neuffer, *Germania*, XVI, 1932, p. 22-28.

8. Mais, observe A. Grenier, *R. É. A.*, XXXV, 1933, p. 179, la sculpture transpadane du I^er siècle nous est encore bien peu connue !

9. *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 278 ; R. Lantier, *Rev. archéol.*, 1934, I, p. .

10. *Germania*, XVI, 1932, p. 28-36 (*Zur Frage der Juppitergigantensäule*).

11. F. Behn, *Mainzer Zeitsch.*, XXIV-XXV, 1929-1930, p. 68-99. La déesse de l'un de ces socles, non identifiée, et qui ressemble à Junon et Vénus, serait Nantosuelta (E. Linckenheld, *R. H. R.*, 1929 ; A. Grenier, *R. É. A.*, 1933, p. 182).

aux géants étaient parfois entourées d'un petit péribole, dont la face orientale était interrompue pour laisser place *à un autel*. On en déduira que les Colonnes de ce type étaient des sortes de *bômospeira*, suite des modèles orientaux, comme je l'avais fait pressentir (*R. É. A.*, XXIX, 1927, p. 241 sqq. ; cf., un peu dans le même sens, A. Grenier, *R. É. A.*, 1933, p. 182). Dans les grandes villes de Rhénanie, l'influence romaine a fait substituer au dieu cavalier vainqueur un Jupiter assis. Sur les « pierres à quatre dieux » (bômoi de *bômospeira*, pour des divinités domestiques), cf. aussi les observations de P. Goessler[1], qui signale au-dessus, sous la base de la Colonne, les blocs hexagonaux ou octogonaux intercalaires, en principe réservés à des entités *planétaires*. Là où la figuration plastique semble incomplète, il faut tenir compte des inscriptions (sur une face non sculptée) et même des figures de l'autel indépendant *qui complète la colonne* (*aram cum columnā* indiquent parfois les inscriptions). — Le casque d'Heddernheim paraît à M. K. Woelcke marquer certaines ressemblances avec ceux qu'on fabriquait en Thrace à la fin du IIe siècle de notre ère[2]. M. Fred. Matz a réétudié en détail les phalères de Lauersfort[3], trouvées en 1858. — Dans l'enceinte sacrée fouillée à Trèves, et qui serait consacrée à Mars Loucetios et Nemetona, divinités indigènes, on a trouvé un Mercure du Ier siècle, excellent travail (haut. 0m21)[4]. Les rochers de la région de Trèves portent des images de divinités sculptées ; M. E. Krüger pense qu'il faut voir là un usage d'origine celtique ; mais on ne l'admettra pas sans réserves[5]. — A la suite des découvertes des sous-sols de la Cathédrale de Bonn, on pense que le monument d'où proviennent les autels et les ex-voto trouvés dans les fondations aurait été élevé aux déesses protectrices de la ville par Antonin et le futur Marc-Aurèle, entre 138 et 161. Les ex-voto seraient ceux d'officiers de la garnison romaine (fin du IIe siècle, surtout) : cf. *Bull. R. É. L.*, V, 1932, p. 229, n. 4. Le Sarcophage de Simpelveld, au Musée de Leyde (*Bull. R. É. L.*, V, 1932, p. 229), a suscité de nouvelles études, de M. H. M. R. Leopold, de M. J. H. Holwerda, qui montrent l'intérêt de cette trouvaille pour la reconstitution de la vie antique au Limbourg[6].

La numismatique des Gaulois Boii, et de la Celtique de l'Est, a été étudiée et classée en détail, sous les auspices de la Commission germano-romaine de l'Institut de Berlin, par R. Paulsen[7].

Sur les découvertes de Suisse, on trouvera maintes notices détaillées dans *Genava*, XI, 1933 ; M. Fr. Stähelin a publié en 1931, sous le titre *Die Schweiz in röm. Zeit*, une utile étude d'ensemble[8].

Sur le sanctuaire gallo-romain (ou enclos funéraire?) de Triguères (Loiret), qui a été si fâcheusement détruit, M. H. Koethe a donné quelques indications ;

1. *Germania*, XVI, 1932, p. 201-203.
2. *Bonner Jahrb.*, n° 135, 1930, p. 161 sqq.
3. *Die Lauersforter Phalerae*, 92e *Winckelmannsprogr. d. archaeol. Gesellsch. zu Berlin*, 1932 (appendice sur les circonstances de la découverte).
4. G. Loeschcke, *Trierer Zeitschr.*, IV, 1929, pl. 11. — Sur Trèves romaine, W. E. Gwatkin, *The classical Journal*, XXIX, 1, oct. 1933.
5. *Bonner Jahrb.*, n° 135, 1930, p. 159 sqq.
6. *Bollett. Studi Medit.*, II, n° 5, p. 7 (2 fig. : Leopold) ; *Rev. belge d'archéol.*, 1932, p. 113-127 (2 fig.).
7. *Korpus d. ostkeltischen Münzen : Die Münzprägung der Boier*, 2 vol., 1933.
8. Cf. A. Grenier, *Rev. phil.*, 1933, p. 312 sqq.

elles pourraient être reprises et complétées[1]. Le buste de jeune homme de Reims, trouvé dans une villa romaine, est entré au Louvre[2]. Les deux statuettes de bronze du temple de la Dea Sequana, qui seront prochainement publiées en détail dans les *Monum. Piot*, ont fait l'objet de notices sommaires[3] : il s'agit d'un jeune Faune, de type pergaménien, et d'une « Tyché », debout sur un petit navire, dont l'avant figure une tête de canard, tenant une boule : le tout monté (réparation, arrangement?) sur une base ronde. M. J. Toutain a publié une étude d'ensemble, illustrée de documents locaux (sculptures) — cf. aussi les observations sur les bronzes d'art d'Alésia : *Congrès d'Alger*, 1930 (1933) — étude intitulée : *Alésia gallo-romaine et chrétienne*[4]. En 1932 est parue l'étude de H. Ramel, Geoffroy et G. Guichard, *Feurs, la plaine du Forez*[5]. L'Hercule de Feurs (*Forum Segusiavorum*), qui y est reproduit, devient déjà célèbre ; S. Reinach lui a consacré une de ses dernières études[6], expliquant sa disparition temporaire et l'achat en Suisse par J. Loeb. On doit à M. Fr. Delage d'intéressants renseignements sur le Jupiter de Jioux (Haute-Vienne)[7], statue en granit trouvée vers 1850 et dont la tête est aujourd'hui perdue ; le dieu a, à ses pieds, un aigle et un prisonnier (plutôt qu'un dévot : Espérandieu, *Recueil*, II, p. 384-5, n° 1581). M. Fr. Delage a réétudié aussi l'autel métroaque de Texon (Haute-Vienne)[8].

Une importante statue gallo-romaine a été retirée, à Bordeaux, des eaux de la Gironde[9].

Les études consacrées aux sculptures de Saint-Bertrand-de-Comminges (cf. ci-dessus, p. 191) ont suscité divers comptes-rendus : M. A. Grenier conteste certaines conclusions de M. Silvio Ferri, et notamment la date proposée pour tout l'ensemble des trophées (époque julio-claudienne)[10]. Quelques documents d'Espagne ont retenu l'attention de M. Fr. Poulsen : un buste de vieux Romain, d'époque flavienne tardive ou trajane, à Séville, et du même temps, semble-t-il, une tête très mutilée de Cadiz, dont on peut rapprocher d'autres documents de Rome et Copenhague[11]. Le bas-relief n° 15 de Tarragone[12], qui vient du temple d'Ammon construit par Tibère en 15, ne doit être que de l'époque flavienne : elle seule a inauguré ce style nouveau. Diverses sculptures du *Conventus Tarraconensis* ont été publiées en 1931 (*Annuari*, VII, 1921-6)[13] : statue

1. *Germania*, 1932, p. 276-278.
2. *Bull. musées*, 1932, p. 89-90 (J. Charbonneaux).
3. *C. R. A. I.*, 1933, p. 290 sqq. ; *Rev. archéol.*, 1933, II, p. 253 sqq. (photos médiocres).
4. L'objet d'Alésia, signalé *C. R. A. I.*, 1933, p. 383, pourrait être un couvercle de tronc : fouilles Espérandieu.
5. Gr. in-8°, 539 p. — Pour l'Hercule, cf. p. 108, et Appendice, p. 509 ; autres bronzes, p. 124, p. 156.
6. *Rev. archéol.*, 1933, II, p. 56 sqq.
7. *Bull. Soc. archéol. Limousin*, LXXIV, 1932, t. à p.
8. *Bull. Soc. archéol. Limousin*, LXXIV, 1932. — Espérandieu, *Recueil*, II, p. 385, n° 1582.
9. *C. R. A. I.*, 1933, p. 357.
10. *R. É. A.*, XXXV, 1933, p. 185-186 (*ibid.* Observations, justifiées, de M. A. Aymard).
11. *Sculpt. ant. Mus... espagnols*, p. 35 sqq., fig. 45-47 (Séville) ; p. 11, fig. 3-6 (Cadiz) ; cf. le Vilonius Varro de Copenhague, daté à tort par M^me^ Zadoks-Zitta de 90 av. J.-C. (*Ancest. portr.*, p. 51-56, et pl. IX a D).
12. Fr. Poulsen, *ibid.*, n° 15, fig. 88.
13. P. 94 sqq. (suite du répertoire d'Albertini : *Anuari*, 1911-1912, p. 323 sqq.).

drapée (fig. 172), Dionysos, statue féminine *de pierre polychrome* (fig. 176), etc. ; en outre, divers sarcophages (fig. 187, 189-191). Sur les terres-cuites et les bronzes du camp de Cáceres, un rapport provisoire apporte les premiers renseignements attendus[1].

Une Juno Regina de marbre, trouvée au Maroc, a été publiée par M. R. Thouvenot[2] (fin du Ier siècle ou début du IIe). A Lambèse, on a découvert une tête de femme, d'époque antonine, dont la coiffure rappelle un type bien connu[3] (tête de femme du Hanovre) : Lucilla Domitilla? M. H. Marrou a étudié diligemment, d'après la collection locale De Vulpillières, les antiquités d'El Kantara, station du *limes* de Numidie[4] : statues, bas-reliefs relatifs au sacrifice funéraire du bélier. A Cyrène, certain M. Julius Coccaianus, dont on a retrouvé une inscription dédicatoire au Dioscoureion, serait l'auteur des deux Dioscures du lieu-saint. L'une des statues a été reconstituée avec sa base inscrite[5]. Une intéressante tête de la Libye, personnifiée, rappelant celle du British Museum, qui vient de Cyrène, a été signalée à l'attention[6].

Du côté de l'orient de l'Empire latin, il n'a pas été fait moins de découvertes et de travail utile. — M. Silvio Ferri a soulevé un « problème » de l'art pannonien, qui vise à illustrer sa tentative de reconstitution détaillée des arts *provinciaux* sous l'Empire[7]. D'après des documents comme les stèles funéraires de Petronius Rufus et Julia Urbana, de Tib. Julius Rufus avec sa fille (Musée de Sopron, près Walbersdorf, époque trajane), il vise à définir les tendances d'une production, qui, selon lui, au début du IIe siècle, ferait transition entre l'archaïsme classique et l'art roman. On distinguerait un art plus officiel et un art plus populaire : assez barbares l'un et l'autre, faut-il l'ajouter? C'est l'art le plus plébéien qui aurait évolué « sous la couche externe de l'art noble », prêt à poursuivre son évolution au Moyen Age. Dans l'unité de la production, on pourrait distinguer, en outre, un courant plutôt septentrional, soumis davantage à l'influence italique, tandis que, du centre au midi, on aurait plus docilement reflété certaines tendances grecques et asiatiques. — Quelques découvertes nouvelles accroissent le lot soumis à l'étude : bas-reliefs et statuettes d'Arrabona, dont les plus anciennes remontent jusqu'au temps de Claude[8].

Les documents de Moesie font souvent reparaître le culte militaire du Dolichenus et de ses assesseurs, les Castores conservatores[9]. M. G. Kazarow a

1. R. Paulsen, *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 370 sqq.

2. *R. É. A.*, XXXIV, 1932, p. 254 sqq.

3. Renseignement de M. Leschi ; cf. Fr. Poulsen, *Rev. archéol.*, 1932, II, p. 69 (pour la tête du Hanovre).

4. *Mél. Éc. Rome*, XL, 1933, p. 42 sqq., pl. I-II.

5. G. Oliviero, *Africa ital.*, III, 1930, p. 141 sqq.

6. F. Cumont, *Monum. Piot*, XXXII, 1932, p. 41-50, 1 pl., 3 fig. (Ier siècle de notre ère).

7. *Bollett. d'arte*, XXV, 1932, p. 307-314 (cf. *Gaz. Beaux-Arts*, 1932, I, p. 233 sqq.), et surtout : *Motivi ornementali nell' arte romana del medio e basso Danubio*, Rome, 1933, 28 p., 165 fig. ; cf. déjà Hoffmann, *Röm. Grabsteine aus Walbersdorf*, 1909 ; A. Schober, *Die römische Grabsteine von Norium u. Pannonien*, 1929 (sculptures conservées à Budapest, Serajevo, Split, Sofia, Sibiu, Bucarest, Belgrade).

8. L. Elemer, *Boll. St. medit.*, II, n° 3, p. 1-12, 35 fig. (confluent des rivières Raba et Rabca avec le Danube).

9. Sur le caractère de ces assesseurs, lointaine transformation des Dioscures grecs, cf. quelques observations : *R. H. R.*, CIX, 1934, p. 73-82 (Ch. Picard).

étudié l'intéressante pointe de lance en bronze trouvée en 1930 à Jassen (Romulianum, Moesie supérieure) ; il explique son symbolisme[1]. De nouvelles séries d'ex-voto thraces, très variés, ont été signalées par les soins diligents de savants bulgares[2]. M. G. Cantacuzène a étudié en détail « une chasse inconnue » du héros cavalier (représenté là *ailé*), aux confins des IIe-IIIe siècles de notre ère[3]. M. P. Dimitrow a consacré notamment ses soins aux nombreux et curieux documents des Musées de Stara-Zagora et Nova-Zagora ; à Dimitrievo est signalé un cavalier tricéphale, associé à une figure féminine ; un bas-relief de Souhin-Dol assemble Héraclès, Dionysos et un Pan nain[4]. M. L. Ruzicka a classé les monnaies de Pautalia (Ulpia Pautalia après Trajan), cité importante de la vallée supérieure du Strymon ; ces pièces, de 139 à 172, sont en rapport avec les cultes locaux : elles nous montrent la réapparition d'anciennes œuvres dont des copies étaient à Pautalia (p. ex. l'Hermès d'Olympie)[5]. — Pour la Dacie, M. Ed. Panaitescu a classé quelques monuments funéraires inédits de Largiana, de Napoca, dont les plus anciens sont du IIe siècle de notre ère[6] ; sur l'un (fig. 7) se superposent les symboles d'Attis (en bas), puis du cheval et du paon ; sur un autre, on reconnaîtrait la Dea Syria psychopompe, tenant sa colombe par les pattes, *la tête en bas*, à la manière des *Potniai* archaïques. Aux relations de la Scythie et du monde méditerranéen classique se réfère, en son nouvel état, l'ouvrage de Rostowtzeff, *Skythien und der Bosporus*, 1931 (Berlin). Sur les influences celtiques dans le monde danubien, à l'époque de « La Tène », M. P. Jacobsthal a présenté d'importantes remarques[7]. — Sur les restes d'un groupe d'Endymion et de Séléné, voisin de la Porte d'or à Constantinople, les fouilles anglaises de 1927 ont apporté quelques indications[8].

Les fouilles d'Athènes (Agora) ont principalement fourni, jusqu'ici, la statue acéphale d'Hadrien, ci-dessus mentionnée (par ailleurs, une tête de l'Empereur est entrée au Musée (ci-dessus, p. 192). Près du Dipylon et de l'ancien Pompeion, a été découvert le fragment (torse), d'époque hadrienne ou antonine, d'une copie du Jeune Satyre à la crécelle, employée comme motif de fontaine[9]. L'héröon d'Alyzia en Acarnanie, avec ses acrotères d'angle associant le motif, symbolique et prophylactique, des aigles, à des rinceaux, palmettes et feuilles d'acanthes, peut être daté entre 170 et 200 apr. J.-C.[10].

Le Musée de Stamboul a acquis une Tyché de Prusias ad Hypium (Bithynie, ancienne Cierus), influencée par l'Eiréné de Céphisodote, mais très surchargée, et qui doit être du temps des Antonins[11]. Les fragments d'une frise de l'époque hadrienne, conservés au Vatican, révèlent, par le choix des sujets mytholo-

1. *Oesterr. Jahresh.*, XXVII, 1932, p. 168-173, fig. 105.
2. G. Kazarow, *Bull. arch. Inst. Bulgare*, VI, 1930-1931 (1932), p. 117-134.
3. *Mél. Glotz*, I, p. 103-116.
4. *Bull. arch. Inst. bulgare*, VII, 1932-1933, p. 291-312 et p. 380-410.
5. *Bull. arch. Inst. bulgare*, VII, *ibid.*, p. 358-368.
6. *Monumente inedite din Largiana*, Cluj, 1932.
7. P. Jacobsthal, *Einige Werke keltischer Kunst, Antike*, X, p. 17-45.
8. Tête de Séléné, retrouvée : St. Casson, *Archaeologia*, LXXXI, 1931, pl. à la p. 80 (cf. *Rev. archéol.*, 1932, II, p. 183).
9. F. Muthmann, *Ath. Mitt.*, LVI, 1931, p. 87-89, 2 pl.
10. *Arch. Ephem.*, 1930, p. 141-159, 2 pl.
11. *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 261 sqq. (cf. p. 278 : G. Rodenwaldt).

giques, l'imitation de prototypes pergaméniens[1]. — M. G. A. S. Snijder fait remonter justement, pour des raisons stylistiques, jusqu'à l'époque d'Auguste, le pseudo-« roi syrien ou général du IIe siècle de notre ère », de Leyde : il y voit plutôt, à cause du médaillon central dans la couronne de laurier (type de divinité), un « aristocrate » de Smyrne, prêtre de la Magna Mater, la déesse locale protectrice de la maison impériale[2]. On peut rapprocher d'autres documents de la province romaine d'Asie. — M. L. Curtius a fait connaître un curieux monument à forme phallique, de Smyrne (provenance Erghili, IIe siècle de notre ère), dressé sur la tombe d'une dame Lysandra Alexandrou[3] : dans la partie cylindrique inférieure, un Hermès est représenté accosté de deux chiens ; en haut, sous une sorte de niche aménagée dans la partie élargie, trône Lysandra, entourée de deux serpents et de deux Éros (?) funéraires, à ailes de papillons (la coiffure d'une des deux figures représentées indiquerait plutôt, je crois, une Psyché, groupée là ainsi avec Éros).

M. R. Heidenreich[4] a fait connaître une tête d'homme, trouvée en Asie Mineure, probablement dans la région d'Éphèse, et qu'il interprète d'après les figures du monument triomphal de Marc-Aurèle (à Éphèse même). Elle doit dater de la même période. Divers renseignements ont été donnés sur les trouvailles de sculptures faites dans la région d'Angora (Ankara) en 1931[5]. Un sarcophage, du style de Sidamara, a été recueilli en fragments sur le chemin de Keçi Ören[6]. Pour la région de Sidon et de Tyr, la publication des sarcophages en plomb du Musée de Constantinople (ci-dessus, p. 195) apporte déjà une série d'indications attendues. Signalons la reconstitution d'une partie du Portique d'Apamée au Musée du Cinquantenaire, à Bruxelles, et l'exposition de pièces originales de sculptures provenant des fouilles. Le Musée de l'Université américaine de Beyrouth possède, outre une statue cuirassée qui sera prochainement publiée par M. F. Goethert, une très intéressante tête de marbre, barbue, de provenance inconnue, inédite, qui rappelle certaines figures d'Aphrodisias, et dont la présentation semble convenir à une statue assise (dos un peu voûté?). Les sculptures palmyréniennes du Musée de Beyrouth et de l'Université américaine de la même ville ont été savamment étudiées par M. Harald Ingholt, à qui nous devons les meilleurs classements de cette production, dans l'intéressante revue nouvelle *Berytus*[7] : une femme en deuil, groupée avec son fils, pl. X, 1, présente des tatouages funéraires. L'édifice énigmatique de Pétra, dit El Kazné, serait une construction sacrée (Isieion?) de l'époque d'Hadrien, sous l'influence de modèles hellénistiques alexandrins[8].

1. H. Möbius, *Athen. Mitt.*, LV, 1931, p. 273-277.
2. *Oudheidkundige Mededeelingen... Rijksmuseum Leiden*, XIII[4], 1932, p. 1-14 (t. à p.).
3. L. Curtius, *Festschrift L. Klages*, 1932, p. 19-29.
4. *Oesterr. Jahresh.*, XXVII, 1931, p. 43-45, 2 fig.
5. K. O. Dalman, A. M. Schneider, K. Bittel, *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 233-261.
6. *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 253-254 (fig. 10).
7. I, 1934, p. 32-43, pl. VIII-X. M. H. Ingholt détermine trois groupes, dont le plus ancien serait compris entre 50 et 150 apr. J.-C., le second entre 150 et 200, le troisième entre 200 et la chute de Palmyre, 272 apr. J.-C.
8. K. Ronczewski, *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 38-39 ; M. Rostovtzeff, *Caravan cities*, 1932. Mais cette interprétation semble devoir être contestée.

V. d) *Décadence de l'art latin et origines de la sculpture byzantine.* — Pour l'iconographie monumentale de cette période, on notera l'étude par laquelle M. J. Gagé a cherché à fixer le sens de la représentation de Plautilla en Felicitas (à côté de Caracalla) sur le monument sculpté en 204, à l'entrée du Forum Boarium. Le mariage de Caracalla avec la fille du préfet Plautien n'aurait pas été stérile, le *Carmen saeculare* de 214 faisant allusion à une intervention récente de Lucine, donc, semble-t-il, à une naissance au palais. De là aussi les monnaies où Plautilla est représentée avec un enfant sur le bras gauche : en tout cas, selon le type d'Eiréné portant Ploutos[1]. M. R. Bartoccini a consacré à l'Arc des Sévères de Leptis Magna le travail détaillé qui n'avait pu être qu'annoncé (*Bull.*, V, 1932, p. 239, n. 4)[2]. Après le recollement des morceaux épars de ce *quadrifrons*, dont, en 1920, il ne restait plus qu'une pile apparente, émergeant du sol, on voit que nous possédons, non seulement les colonnes, les chapiteaux, les corniches, les architraves en bonne part, mais des reliefs en nombre. Deux plaques seulement avaient été d'abord signalées en 1926 (*Riv. Tripol.*, I, 1924-1925, p. 297 sqq.). L'œuvre doit être contemporaine des monuments triomphaux romains, du Forum principal et du Forum Boarium (203-204) ; c'est en 203 qu'a eu lieu le voyage de Septime-Sévère en Afrique. Tout témoigne de caractères provinciaux, et surtout des influences *orientales* complexes qui commencent alors à être généralement sensibles : il y a eu, au vrai, des différences d'exécution, donc plusieurs mains. — Les écoinçons des voûtes du passage étaient décorés d'aigles, hauts de 3^{m}15. Les piliers de l'arc portaient des deux côtés des bandeaux sculptés avec des motifs dionysiaques, apparentés à ceux de la Basilique (enroulements de vignes sortant de cratères, *putti* vendangeurs, etc.). — Sur les autres faces, il y avait des trophées ; on a trouvé les restes de quatre Nikés. Les reliefs historiés appartenaient les uns à l'intérieur du *quadrifrons*, les autres à l'attique : les premiers représenteraient d'abord (intérieur) les opérations du siège et de la prise d'une ville ; ailleurs la présentation de Caracalla par Septime-Sévère à la Tyché de Leptis (?). La scène est mise sous la protection d'Héraclès, patron de la ville (figuré de face), et se passe sur une place décorée de colonnes et d'une statue de Silvain. A l'intérieur du *quadrifrons*, il y avait aussi une Assemblée divine de style hellénisant : Tyché de Leptis, triade capitoline, Apollon et Diane, Cybèle et Attis (?), Mars et Vénus, un *divus* en toge avec la Victoire et un dieu mâle, les restes d'un Dionysos, Mercure et quelques autres figurants célestes (anonymes). Enfin, sur une autre scène, on verrait Héraclès en avant de son temple, et, de chaque côté de la porte du lieu-saint, des petites scènes, malheureusement très indistinctes[3]. Les sculptures de l'attique ont toutes un grand intérêt historique : elles figurent le triomphe de Septime-Sévère (en char, *de face*, avec ses deux fils)[4], suivi de son cortège et d'un défilé de Barbares orien-

1. *C. R. A. I.*, 9 mars 1934.

2. *Africa italiana*, IV, 1931, p. 32-152, 112 fig. ; cf. déjà P. Romanelli, *Leptis magna*, p. 88, fig. 34-38 (descr. sommaire), et A. Merlin, *Journ. Sav.*, 1932, p. 421 sqq. (compte-rendu de l'étude de R. Bartoccini).

3. A gauche, une *trapeza* avec trois figures ; à droite, une rangée de bustes et, au-dessus, des divinités. En avant de cet ensemble, un dieu nu, peut-être Liber, le troisième patron de Leptis.

4. Le char est orné des figures de Tyché, de Liber et d'Héraclès. Il est conduit par une

taux, probablement des Parthes[1]. Ensuite est représentée la *dextrarum junctio*, entre Septime-Sévère et Caracalla, le jeune Géta (*princeps juventutis* en 203) y assistant entre les deux princes. Devant Virtus : Honos, la triade locale, Julia Domna, des officiers et des magistrats. Ailleurs, l'impératrice assiste à un sacrifice, honorée de la présence (derrière son trône) de Junon et de Minerve : entre elle et Septime-Sévère, le *tibicen* et la Dea Roma, tout autour des figurants officiels. Restent encore les fragments d'un Triomphe, très mutilé (de Caracalla?), avec de nouveaux barbares asiatiques. La tête de Caracalla est conservée[2]. — Sur ces représentations, Caracalla et Géta sont imberbes, comme sur les monnaies jusqu'en 204 (Cohen, IV, 270 sqq., nos 166-168), ce qui donne le *terminus ante quem*. C'est le plus grand ensemble de sculptures « historiques » découvert depuis longtemps.

L'iconographie des IIIe et IVe siècles a elle-même bien profité des découvertes et études récentes : elle a fait l'objet d'études d'ensemble de M. R. Delbrück, qui en est le meilleur connaisseur. Les *Antike Porphyrwerke*[3] sont un *corpus* annoté, précédé de précieux *testimonia veterum*, et aussi utile aux historiens en général qu'aux amateurs d'art. Le porphyre d'Égypte, propriété des Ptolémées[4], n'a pas servi avant l'époque d'Auguste aux Romains (buste du préfet Cornelius Gallus, au Palazzo Doria), et il n'a jamais été tant à l'honneur que dans les époques autocratiques (Caligula, Néron, Domitien) : nous n'avons pas de statues postérieures à 350, sauf remplois. Du temps de Dioclétien datent les *Quattro coronati*, peut-être le Dioclétien (*togatus* trônant) du Musée d'Alexandrie, les grands sarcophages porphyréens du Vatican (Constantia, Helena)[5]. La fondation de Constantinople développa l'emploi d'une technique luxueuse et difficile : le Forum de Constantin, le Philadelpheion, Haghia Sophia s'emplirent de statues de cette matière. L'auteur a réuni une documentation singulièrement riche, non seulement sur les statues impériales, mais sur les têtes isolées (de guerriers : Palazzo Riccardi, Barghello, Ince Blundell Hall, etc.), et sur les sarcophages. Il a marqué au passage les éléments proprement syriens (technique, costume). Antioche, capitale du diocèse qui englobait l'Égypte, a bien dû avoir des ateliers spéciaux du porphyre. — Il n'y a pas moins à retenir des *Spätantike Kaiserporträts*, dont M. G. Grégoire, à son tour, a souligné l'importance[6]. A son tour, M. H. P. L'Orange a publié des *Studien zur Geschichte des spätantiken Porträts*[7], qui visent à reconstituer le développement de la production romaine tardive, du milieu du IIIe siècle à la fin du Ve, distinguant les tendances orientales et occidentales, et insistant surtout sur l'époque de la Tétrarchie ; un classement chronologique est proposé ; plus de cinquante

figure juvénile qui porte un gros médaillon (*phalera*) sur la poitrine (génie de la 3e légion, selon R. Bartoccini?). Honos l'accompagne.

1. Mais le siège de Nisibis en 197 n'a pas donné lieu à un triomphe littérairement attesté. Ce qu'on peut tirer de la figuration du Phare n'est guère concluant.

2. Parthicus maximus en 200, imperator avec son père dans la guerre parthique (197).

3. 1932, in-4°, 245 p., 122 fig. ; cf. R. Morey, *A. J. A.*, 1933, p. 649-651.

4. « Mons porphyreticus », Nord de l'ancienne route de Coptos au Nil.

5. Le grand sarcophage de porphyre qui était à Sainte-Irénée de Constantinople serait le tombeau de Constantin lui-même.

6. *Von Constantinus Magnus bis zum Ende des Westreiches ;* cf. G. Grégoire, *Byzantion*, VIII, 1933, p. 751.

7. Oslo, 1933, in-4°, 157 p., 248 fig. sur planches.

documents peu connus ou inconnus sont révélés. — Avec les ouvrages d'ensemble, notons ci-après les notices particulières. M. J. H. Iliffe[1] identifie une Otacilia Severa, épouse de Philippe l'Aîné (244-249) ; peut-être une Salonina, épouse de Gallien (provenance : Ascalon?). Un bon travail de M. A. Alföldi s'attache à définir les caractéristiques du portrait au temps de Gallien et conclut à une « Renaissance » de l'iconographie plastique et des monnaies, vers le milieu du IIIe siècle[2]. M. Th. Wiegand[3] souligne de son côté les mérites de l'époque, ses recherches de réalisme et de virtuosité, à propos de documents entrés au Musée de Berlin : une tête d'un prêtre de Sérapis, avec diadème étoilé, une tête d'enfant de même provenance, tous deux avec des traits sémitiques ; un portrait de paysan de Nicée (no 1782) ; une tête venue *de Toulouse*, athlétique (no 1808). Mme Strong a publié le relief funéraire d'un prêtre de Bellone (IIIe siècle apr. J.-C.), trouvé sur l'ancienne voie triomphale[4]. — Pour le IVe siècle, de nouvelles études ont été consacrées à l'iconographie de Constance Chlore, à celle de Constantin[5]. M. J. Babelon a publié un médaillon d'or inédit de la Collection Carlos de Beistegui, trouvé près d'Arras, et qui donne, d'une part, un bon portrait de Constance Chlore, de l'autre, la représentation des tétrarques (Constance Chlore, Galère, Sévère et Maximin) ; il doit avoir été gravé à Trèves, aux environs de 305[6]. — Un hermès de bronze du Musée de Trente montre des traits proches de ceux des bustes de Constance et de Constantin, voire de Valentinien[7]. On a étudié quelques portraits d'empereurs post-constantiniens, plus ou moins tardifs : Mlle Gerda Bruns, celui — très intéressant — qu'elle présume d'un Constance II, diadémé, à rapprocher de miniatures sur pierres dures[8] ; M. R. Andreotti, ceux de l'empereur Julien[9] ; M. E. Lapalus, un bronze très aplati de Philippes (Macédoine), qu'il rapporterait, sur les conseils de R. Delbrück, à Gratien (367-383)[10].

L'iconographie du temps s'est enrichie aussi de portraits de particuliers : une tête de prêtre anatolienne, du milieu du IVe siècle[11] ; une magnifique effigie de matrone âgée, très expressive, très ornementale, de Leptis Magna, rapportée au début du IVe siècle[12].

Les études concernant les sarcophages aident à suivre le passage de la pro-

1. *The quarterly of the Depart., Palestine*, II, 1932, 1, p. 11-14.

2. *Arch. Jahrb.*, XLVI, 1931, *Anz.*, col. 319 sqq.

3. *Sitzber. preuss. Akad.*, 1931 ; cf. *Phil. Woch.*, 17 oct. 1931, p. 1271-1272. Cf. C. Blümel, *Drei romischen Porträts d. antiken Abteilung., Berl. Museen*, 1932, p. 38-41, 4 fig.

4. *Papers Brit. School*, IX, p. 205-213, 1 pl.

5. H. Grégoire, *L'antiq. classique*, déc. 1932, p. 135-143 ; cf. J. Gagé, Σταυρὸς νικοποιός, *Rev. hist. et philos. relig.*, 1933, p. 370 sqq. (sur le symbolisme de la Victoire impériale).

6. *Gaz. Beaux-Arts*, 1932, II, p. 11-16, 6 fig.

7. P. Ducati, *Dedalo*, 1932, p. 247-252.

8. *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, p. 135-138, pl. V-VI, 5 fig.

9. *Bullett. comun. Roma*, 1932 : le buste d'Accerenza n'est pas celui de l'empereur ; mais l'auteur ignore les conclusions de A. Venturi, qui a daté cette œuvre du Moyen Age.

10. *B. C. H.*, LVI, 1932, p. 360-371. Petite tête creuse d'homme jeune, couronnée d'un diadème (avec sept alvéoles), variante de la couronne impériale gemmée portée à partir de Constantin.

11. V. Müller, *Museum Journ.*, XXIII, 1932, p. 45-54, 7 fig.

12. *Bollett. Studi Mediter.*, III, 1932, I, pl. V, 1 (*Mostra d'arte*) ; cf. *Gnomon*, VIII, 1932, p. 508 ; *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, *Anz.*, col. 535, fig. 34.

duction païenne à la fabrication chrétienne. M. A. von Gerckan pose la question des sarcophages où des personnages ont des têtes qui donnent l'impression d'être inachevées, explication inadmissible : particularité énigmatique[1]. Mme Elia Olga examine un sarcophage du Musée de Naples, venant des environs de Salerne, et qui représente des scènes de vendanges disposées de chaque côté d'une grande figure de femme endormie[2]. En Espagne, M. Fr. Poulsen a examiné diverses pièces : sarcophage de Barcelone, de l'époque de Philippe Minor, avec chasse au lion ; sarcophages païens ou chrétiens de la Fabrique de tabac de Tarragone (certains avec scènes d'enseignement ; cf. ci-dessus, p. 193)[3]. Sur un sarcophage « à strigiles » de l'ancienne Collection Heyl, M. S. Reinach avait relevé l'intérêt de la présence d'un groupe de Mars et de Vénus[4], sous un édicule ; les Dioscures avec leurs chevaux figurent là même aux extrémités.

Mgr J. Wilpert, continuant ses prestigieuses études sur les sarcophages chrétiens primitifs[5], vient de consacrer ses soins à la reconstitution intégrale des scènes d'un sarcophage de Saint-Guilhem-du-Désert (Hérault), dont H. von Schoenbeck avait fait récemment progresser l'étude[6]. Ce serait un produit de la fabrique d'Arles au IVe siècle, remployé au XIIe.

Le Mithraeum voisin du Circus Maximus, à Rome, a livré un relief de la mise à mort du taureau, en place et bien conservé, de la fin du IIIe siècle apr. J.-C.[7]. Un nouvel exemplaire, en bronze argenté, de la pièce d'armure d'apparat, dite « Parad-helm », a été trouvé près d'Augsburg et étudié (conservation médiocre ; deux aigles ciselées). On le date du milieu du IIIe siècle, au moment de la première invasion germanique ; à cette occasion, l'auteur réétudie les documents connus (à partir de l'étude de Benndorf) ; il publie l'exemplaire de Rodez[8]. M. R. Forrer a montré que les trois phalères d'argent du Trésor d'Ittenheim seraient attribuables aux Cornutes engagés dans la bataille de César-Julien en 357, près Strasbourg, et viendraient probablement de l'armement du chef Bainobaude[9].

M. G. Battaglia a consacré un copieux commentaire au camée dit d'Honorius et Marie[10]. M. G. M. Snijder a montré que, de l'Antiquité au Moyen Age, on avait gardé le goût des camées à pâte blanche imités dès les temps carolingiens : sur la croix de Brescia, qui serait du début du temps des Lombards

1. *Phil. Woch.*, 35/38, 25 août 1932, p. 269-272 : *Bossierte Köpfe auf Reliefsarkophagen.*
2. *Rivista Istituto arch.*, III, 1931, p. 56-70, 2 pl., 5 fig. : 2e moitié (ou fin) du IIIe siècle.
3. *Sculpt. ant. Mus. espagnols*, p. 10, p. 63 sqq.
4. *Gaz. Beaux-Arts*, 1932, I, fig. 1 à la p. 237 ; cf. p. 247.
5. Cf. déjà *Sarcofagi cristiani antichi*, Rome, 1929 (*Rev. bibl.*, XL, 1931, p. 588-598).
6. *Arch. Jahrb.*, XLVII, 1932, p. 97-125.
7. A. M. Colini, *Bullett. comun. Roma*, LIX, 1931, p. 123 sqq. ; sur l'évolution de la représentation figurée de Mithra, cf. Fritz Saxl, *Mithras, Typengeschischtl. Untersuchungen*, 1931, 125 p., 43 pl. : études sur les documents les plus remarquables trouvés dans les trente dernières années : Königshofen, Sta Maria di Capua, etc. ; origines du type du dieu tauroctone (Niké au taureau), etc.
8. H. Klumbach, *Germania*, 1932, p. 52-58.
9. *Cahiers d'Alsace*, 1931-1932, p. 17-40, 2 pl., 6 fig. (les phalères représentent l'avant-train d'un sanglier entrant dans un marais ; les bêtes sauvages ont elles-mêmes une phalère au coin de la gueule, comme un mors).
10. *Bullett. comun. Roma*, 1932 ; cf. aussi le diptyque d'Aoste (406), le camée de la Coll. de Rothschild.

(première moitié du VII^e siècle), il y a un portrait de Justinien parmi dix-huit monochromes[1]. Sur une petite pyxis d'Athènes, en argent, trouvée dans un tombeau, six faces sont décorées des bustes, gravés, des divinités des jours de la semaine (c'est probablement Jupiter qui manque). L'objet date de la première moitié du IV^e siècle apr. J.-C.[2].

Sur l'art scythe et scytho-mongol, du point de vue des rapports avec l'art byzantin, les plaquettes de bronze de Minussink apportent quelques indications comparatives[3]. On retrouve en Orient l'influence des modes et coiffures latines, jusque sur les fresques de la chapelle chrétienne de Doura[4]. En Égypte, la statue du Bon Pasteur de Marsa Madruh, criophore chrétien, s'apparente aux modèles anciens de Constantinople, d'Athènes, de Sparte, etc.[5]. — N'a-t-on pas montré comment, de leur côté, les œuvres byzantines, en apparence les plus hiératiques, se rattachent — pendant toute la durée d'un art plus évolutif qu'on n'avait cru — tantôt au portrait funéraire *égyptien* de l'époque alexandrine, plus abstrait et spirituel, souvent frontal, tantôt au portrait *romain*? L'imitation de celui-ci a provoqué notamment la renaissance réaliste sensible dans l'iconographie des X^e-XV^e siècles, avec certaines conventions caractérisées, pour le rendu des volumes, qui évoqueraient directement le passé latin. La statue de Barletta — peut-être Héraclius élevant la croix rapportée à Jérusalem après la défaite des Perses, 630[6] (?) — est la dernière statue d'empereur qui nous soit parvenue, mais bien d'autres ont existé, on le sait, au moins jusqu'à la fin du VIII^e siècle[7]. M. Richard Bernheimer a mis par ailleurs en évidence la dérivation antique de figures recréées par des animaliers romans : leur inspiration remonterait parfois en ses sources, d'ailleurs, jusqu'à la Grèce ionienne[8].

Ch. PICARD.

1. *Germania*, XVII, 1933, 2, p. 118 sqq. (cf. *The art Bulletin*, XIV, 1, 1932.)
2. J. Sieveking, *Münchener Jahrb.*, 1932, p. 1-6.
3. *Gaz. Beaux-Arts*, janv. 1934, p. 1-12. Cf. M. Rostowtzeff, *Rev. arts asiat.*, déc. 1931 (art gréco-iranien).
4. P. C. Baur, *Gaz. Beaux-Arts*, août 1933, p. 65-78 : les Saintes femmes au tombeau sont coiffées comme Julia Mammaea (avant 235), et la Samaritaine ressemble par sa chevelure à Julia Soemias, tuée en 222 apr. J.-C.
5. E. Breccia, *Bull. Soc. royale Alexandrie*, XXVI, 1931, p. 247-257, pl. 24 ; sur la sculpture copte, G. Duthuit, *La sculpture copte*, 1931 (cf. *Rev. archéol.*, 1932, I, p. 344).
6. Sur le symbolisme de la croix et ses rapports avec la Victoire impériale, cf. ci-dessus, p. 204, n. 5, les intéressantes observations de M. J. Gagé.
7. L. Bréhier, *Formes*, XXXI, 1933, p. 344 sqq. Pour la durée de l'usage des représentations impériales, cf. aussi Sc. Lambrino, *Revista istorică română*, 1931, I, p. 63 sqq. (empereur prébyzantin, figuré sur une coupe de terre-cuite).
8. *Romanische Tierplastik u. die Ursprunge ihrer Motive*, 1931 (cf. Baltrušaitis, *Rev. art anc. et mod.*, avril 1933, p. 177 sqq.).